

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

DEUXIÈME JOURNÉE

DANS L'ATELIER



PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1885

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

—

DEUXIÈME JOURNÉE

LES CONTEURS

DE LA DEUXIÈME JOURNÉE

Alphonse Daudet

Edmond de Goncourt

Charles Monselet

Ludovic Halévy

Léon Cladel

Théodore de Banville

Guy de Maupassant

Catulle Mendès

Villiers de l'Isle-Adam

Armand Silvestre

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

75 exemplaires sur papier de luxe : japon et vergé, avec double suite de gravures.

LE NOUVEAU DÉCAMÉRON

DEUXIÈME JOURNÉE



LES CONTEURS

Alphonse Daudet
Edmond de Goncourt
Charles Monselet
Ludovic Halévy
Léon Cladel
Théodore de Banville
Guy de Maupassant
Catulle Mendès
Villiers de l'Isle Adam
Armand Silvestre

LE NOUVEAU

DÉCAMÉRON

DEUXIÈME JOURNÉE

DANS L'ATELIER



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

Libraire de la Société des Gens de Lettres

PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—

1884


LIBRARY
SEP 7 1972
UNIVERSITY OF TORONTO

DEUXIÈME JOURNÉE

DANS L'ATELIER



DANS L'ATELIER



PAR quelle divination avait-on appris la bonne nouvelle? Par quel miracle avait-on su si vite, à la ville et à la campagne, que l'idée bizarre de raconter des histoires dans un siècle où on ne sait que les écrire avait tenté des esprits capricieux? Il se pouvait que le télégraphe eût collaboré au prodige. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il était venu en grand nombre de nouvelles écouteuses et de nouveaux conteurs, et que le jardin d'hiver de la marquise Thérèse, un peu assom-

bri par le ciel brumeux, n'avait jamais vu se grouper une meilleure compagnie.

Peut-être aurait-on pu espérer que le soleil se montrerait vers le milieu de la journée; mais il l'en eût fallu prier, et personne ne s'en soucia. L'idée de jouer au Décaméron *avait séduit les plus indifférents; on ne songeait qu'à dire ou qu'à entendre des contes.*

La serre avait gardé un assez beau désordre, la marquise Thérèse ayant recommandé de ne point toucher aux sièges que la fantaisie de ses invités avait dispersés çà et là. Chacun des hôtes de la veille retrouva à peu près sa place, à moins qu'il ne lui convînt mieux d'en choisir une autre. Quant aux nouveaux venus, ils s'installèrent un peu partout, comme ils purent; mais est-il moyen d'être mal placé dans une serre où sont toutes les belles fleurs et où il n'y a pas une femme laide?

Et cette serre avait pris un aspect inaccoutumé, lointain, eût-on dit, mais pas trop, un air d'exotisme rapproché et d'ancienneté rajeunie, comme si les doux paysages des rives de l'Arno avaient jeté un reflet sur les grands arbres et les buissons prisonniers. Ce n'était pas seulement le cadre qui s'était coloré de cet archaïsme vague; dans les ajustements des femmes, des élégances inattendues, d'un démodé pittoresque, se mêlaient à la grâce récente des toilettes parisiennes;

la mode s'était piquée de littérature. En vérité, le vieil art florentin singularisait la modernité d'une façon très piquante, et Sully Prudhomme ne manqua point d'en dire la raison à lady Helmsford, en lui faisant remarquer que l'idée évoquée d'un parfum n'est pas loin de faire naître ce parfum lui-même; chose prouvée d'ailleurs par l'histoire du poète Saadi qui, rien qu'à réciter un poème en l'honneur de la rose, fit respirer à son auditoire un arome si délicieux que l'essence la plus exquise n'aurait pu lui être comparée.

Cependant on parlait à voix basse des histoires de la veille et de celles qu'on allait entendre. La deuxième journée ne commencerait-elle pas bientôt? « Tout de suite, » dit la marquise, en voyant arriver Alphonse Daudet, le roi des conteurs d'aujourd'hui, causant et souriant dans un groupe assez nombreux. « Sa tête, jolie, très fine, est couverte d'un flot de cheveux d'ébène qui descendent sur les épaules, se mêlant à la barbe frisée dont il roule souvent les pointes aiguës. L'œil longuement fendu, mais peu ouvert, laisse passer un regard noir comme de l'encre, vague quelquefois par suite d'une myopie excessive. Il a le geste vif, l'allure mobile, tous les signes d'un fils du Midi.»

Avec son air de toujours chercher, il s'avança vers la marquise de qui une jeune femme en même temps se rapprochait. Tout le monde se leva sur le passage

de Madame de Berqueneuse qui devait porter le diadème pendant cette seconde journée.

Julia de Berqueneuse, car son talent permet qu'on ne dise pas Madame, n'est pas seulement un de nos premiers peintres de fleurs ; elle a l'intuition de l'art sous toutes les formes ; elle serait certainement poète, si elle voulait. Ne l'est-elle pas déjà ? L'inspiration est visible sur son beau front couronné de cheveux bruns à reflets d'aurore. Elle est, au dire de ses admirateurs, la plus jolie femme de Paris ; mais ce titre convient à tant d'autres dans le château de la marquise ! Une république de reines.

Cette royale personne avait pris le costume simple et gracieux donné par le poète à son héroïne, et le faisait valoir merveilleusement. Sa taille longue et pleine ondulait dans un long fourreau de lainage bleu. Ses épaules, sa gorge, ses bras nus, d'un ambre fin et solide, avaient des séductions exquises. Cela se terminait par de petites mains froides et nerveuses, aux doigts chargés de bagues ; ses yeux s'agrandissaient sous de bizarres ornements de fer lui tombant du front. Cet ensemble harmonieux se complétait par une voix d'une douceur claire, un peu volontaire, un peu paresseuse, d'un grand charme.

Ravi de la fidélité de cette incarnation, Alphonse Daudet complimenta Julia de Berqueneuse, puis s'in-

clina, parlant à voix basse. Une sorte de discussion parut s'élever entre eux, et quoiqu'on ne se révolte pas contre son père, Sapho refusait de céder.

— Madame, dit-elle à la marquise, le roi de la journée est pris de scrupules que je suis impuissante à lever. Il vient d'apercevoir dans l'assemblée un de ses plus glorieux aînés, et demande à abdiquer en sa faveur.

— C'est à quoi je m'oppose formellement, dit la marquise. Où irions-nous, sarpejeu, avec des modesties pareilles ? Trop de révérence nous conduirait tout droit à l'anarchie. Et, d'ailleurs, M. Edmond de Goncourt n'est-il pas roi partout où il se trouve? Allons, la cause est entendue, et le premier devoir d'un despote est d'obéir à sa souveraine, surtout quand c'est une souveraine de sa façon.

Quoique la réprimande fût un peu vive, Alphonse Daudet l'accepta galamment et prit aussitôt la parole.

LA BOHÈME EN FAMILLE



E ne crois pas qu'on puisse trouver dans tout Paris un intérieur plus bizarre et plus gai que celui du sculpteur Simaise. La vie dans cette maison-là est une fête perpétuelle. A quelque heure que vous arriviez, vous entendez des chants, des rires, le bruit d'un piano, d'une guitare, d'un tam-tam. Si vous entrez dans l'atelier, il est rare que vous ne tombiez pas au milieu d'une partie de volants, d'un temps de valse, d'une figure de quadrille, ou bien parmi des préparatifs de bal, des rognures de tulle, de

rubans traînant à côté de l'ébauchoir, des fausses fleurs accrochées aux bustes, des jupes pailletées qui s'étalent sur un groupe encore humide.

C'est qu'il y a là quatre grandes filles de seize à vingt-cinq ans, très jolies, mais très encombrantes; et quand ces demoiselles tourbillonnent leurs cheveux tombant dans le dos avec des flots de rubans, de longues épingles, des boucles voyantes, on dirait qu'au lieu de quatre elles sont huit, seize, trente-deux demoiselles Simaise aussi fringantes les unes que les autres, parlant haut, riant fort, ayant toutes cet air un peu garçon particulier aux filles d'artistes, des gestes d'atelier, un aplomb de rapin, et s'entendant comme personne à éconduire un créancier ou à savonner la tête du fournisseur assez insolent pour présenter sa note en temps inopportun.

Ces jeunes personnes sont les véritables maîtresses de la maison. Le père travaille dès l'aube, sculptant, modelant sans relâche, car il n'a pas de fortune. Dans le commencement, il était ambitieux, s'efforçait de bien faire. Quelques succès d'exposition lui présageaient une certaine gloire. Mais cette famille exigeante à nourrir, habiller, lancer, l'a maintenu dans la médiocrité du métier. Quant à Mme Simaise, elle ne s'occupe de rien.

Très belle au moment du mariage, très entourée dans le monde artistique où son mari la présenta, elle se condamna à n'être d'abord qu'une jolie femme et plus tard qu'une ancienne jolie femme. D'origine créole, à ce qu'elle prétend — bien qu'on m'assure que ses parents n'ont jamais quitté Courbevoie, — elle passe ses journées du matin au soir dans un hamac accroché tour à tour dans toutes les pièces de l'appartement, s'évente, fait la sieste, avec un profond dédain pour les détails matériels de l'existence. Elle a posé si souvent à son mari des Hébé, des Diane, qu'elle se figure traverser la vie un croissant au front, une coupe à la main, chargée d'emblèmes pour tout travail. Aussi il faut voir le désordre du logis. On cherche une heure les moindres objets.

« As-tu vu mon dé ?... Marthe, Éva, Geneviève, Madeleine, qui est-ce qui a vu mon dé ? »

Les tiroirs, où gisent pêle-mêle des livres, de la poudre, du rouge, des paillettes, des cuillers, des éventails, sont remplis jusqu'au bord, mais ne renferment rien d'utile ; d'ailleurs, ils tiennent à des meubles bizarres, curieux, incomplets, endommagés. Et la maison elle-même est si singu-

lière! Comme on déménage souvent, on n'a pas le temps de s'installer, et cet intérieur joyeux a toujours l'air d'attendre le rangement complet, indispensable, qui suit une nuit de bal. Seulement, il manque tant de choses que ce n'est pas la peine de ranger, et pourvu qu'on ait un peu de toilette, qu'on circule dans les rues avec l'éclat d'un météore, un semblant de chic et des apparences de luxe, l'honneur est sauf. Le campement n'a rien qui gêne cette tribu de nomades. Par des portes ouvertes, la misère se laisse voir tout à coup dans les quatre murs vides d'une pièce non meublée, dans le fouillis d'une chambre encombrée. C'est la vie de bohème en famille, une vie d'imprévu, de surprises...

Au moment de se mettre à table, on s'aperçoit que tout manque, et qu'il faut aller chercher le déjeuner dehors bien vite. De cette façon, les heures passent rapidement, agitées, oisives; et puis cela a un avantage. Quand on déjeune tard, on ne dîne pas, quitte à souper au bal, où l'on va presque tous les soirs. Souvent aussi ces dames donnent des soirées. On prend le thé dans des récipients bizarres, hanaps, vidrecomes, coquilles japonaises, le tout ébréché par le bric-à-brac, écorné par les déménagements. La sérénité de la

mère et des filles au milieu de cette détresse est quelque chose d'admirable. Elles ont, ma foi! bien d'autres idées en tête que le ménage. L'une s'est nattée en Suissesse, l'autre frisée en baby anglais, et Mme Simaise, au fond de son hamac, vit dans la béatitude de sa beauté d'autrefois. Quant au père Simaise, il est toujours ravi. Pourvu qu'il entende le joli rire de ses filles autour de lui, il se charge allégrement de tout le poids de cette existence déroutée. C'est à lui qu'on s'adresse en câlinant : « Papa, j'ai besoin d'un chapeau... papa, il me faut une une robe. » Parfois l'hiver est dur. On est si répandu, on reçoit tant d'invitations... Bah! le père en est quitte pour se lever deux heures plus tôt. On fait un seul feu dans l'atelier, où toute la famille se réunit. Ces demoiselles taillent, cousent leurs robes elles-mêmes, pendant que la corde du hamac grince régulièrement et que le père travaille, grimpé sur son escabeau.

Avez-vous quelquefois rencontré ces dames dans le monde? Dès qu'elles entrent, il y a une rumeur. Depuis longtemps, on connaît les deux aînées; mais elles sont toujours si parées, si pimpantes, que c'est à qui les prendra pour danseuses. Elles ont du succès autant que les sœurs cadettes,

presque autant que la mère autrefois; d'ailleurs une grâce à porter les chiffons, les bijoux à la mode, un laisser-aller si charmant, des rires fous d'enfants mal élevées, des façons de s'éventer à l'espagnole... Malgré tout, elles ne se marient pas.

Jamais aucun admirateur n'a pu résister au spectacle de cet intérieur singulier. Le gâchis des dépenses inutiles, le manque d'assiettes, la profusion de vieilles tapisseries à trous, de lustres antiques disloqués et dédorés, le courant d'air des portes, le coup de sonnette des créanciers, le négligé de ces demoiselles en pantoufles et en peignoirs traînants d'hôtel garni, mettent en fuite les mieux intentionnés. Que voulez-vous? Tout le monde ne se résigne pas à accrocher près de soi pour la vie le hamac d'une femme oisive.

Je le crains bien, les demoiselles Simaise ne se marieront pas. Elles ont eu pourtant une occasion magnifique et unique de le faire pendant la Commune. La famille s'était réfugiée en Normandie, dans une petite ville très processive, pleine d'avoués, de notaires, d'agents d'affaires. Le père, à peine arrivé, chercha des travaux. Son renom de sculpteur le servit; et, comme il y avait de lui sur une place publique de la ville, une

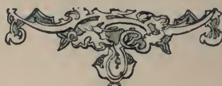
statue de Cujas, ce fut, parmi les notabilités de l'endroit, à qui lui commanderait son buste. Immédiatement la mère accrocha son hamac dans un coin de l'atelier, et ces demoiselles organisèrent de petites fêtes. Elles eurent tout de suite beaucoup de succès. Ici du moins, la pauvreté semblait un accident d'exil, l'en-l'air de l'installation avait une raison d'être. Ces belles élégantes riaient elles-mêmes très haut de leur misère. On était parti sans rien emporter. De Paris fermé, rien ne pouvait venir. Pour elles, c'était un charme de plus. Cela faisait penser aux tziganes en voyage qui peignent leurs beaux cheveux dans une grange, et se désaltèrent aux ruisseaux. Les moins poétiques les comparaient dans leur esprit aux exilées de Coblentz, aux dames de la cour de Marie-Antoinette parties bien vite, sans poudre ni paniers, ni camérières, obligées à toutes sortes d'expédients, apprenant à se servir elles-mêmes, et gardant la frivolité des cours de France, le sourire si piquant des mouches disparues.

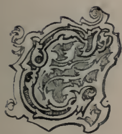
Chaque soir, une foule de bazochiens éblouis encombrait l'atelier Simaise. Avec un piano de louage, tout le monde polkait, valsait, scottischait — on scottische encore en Normandie... « Je finirai bien par en marier une, » se disait le père

Simaise; et le fait est que, la première partie, toutes les autres auraient suivi. Malheureusement la première ne partit pas, mais il s'en fallut de bien peu. Parmi les nombreux valseurs de ces demoiselles, dans ce corps de ballet d'avoués, de substituts, de notaires, le plus enragé pour la danse était un avoué veuf, très assidu près de la fille aînée. Dans la maison on l'appelait « le premier avoué dansant », en souvenir des ballets de Molière; et certes, à voir le train dont le gaillard tourbillonnait, le papa Simaise fondait sur lui les plus grandes espérances. Mais les gens d'affaires, ça ne danse pas comme tout le monde. Celui-là, tout en valsant, faisait ses petites réflexions : « Cette famille Simaise est charmante... Tra la la... La la la... mais ils ont beau me presser... la la la... la la lère... je ne conclurai rien avant que les portes de Paris soient rouvertes... Tra la la... et que j'aie pu prendre mes renseignements... la la la... » Ainsi pensait le premier avoué dansant; et, en effet, sitôt Paris débloqué, il se renseigna sur la famille, et le mariage fut manqué.

Depuis, les pauvres petites en ont manqué bien d'autres. Mais cela n'a troublé en rien la gaieté de ce singulier ménage. Au contraire, plus ils

vont, plus ils sont joyeux. L'hiver dernier, ils ont déménagé trois fois, on les a vendus une, et ils ont tout de même donné deux grands bals travestis.





E merveilleux tableau de genre fut cause qu'il y eut un peu de mélancolie dans les esprits; il semblait que l'on vît passer cette ribambelle de folles filles insouciantes et tourbillonnantes, et l'on s'inquiétait de leur avenir.

— Qui sait, dit Sapho en agitant son éventail, comme pour chasser des papillons noirs, qui sait si le mariage eût réussi à ces extravagantes? Regrettez-vous beaucoup l'avoué?

— Pas le moins du monde, fit Madame de Rocas; elles seraient mortes d'ennui en province. Les personnes élevées à l'air de la rue du Bac sont condamnées à la prison parisienne à perpétuité.

— Par les dentelles de ma mère! fit la marquise, je ne vois pas là de quoi s'attendrir. Ces demoiselles se sont fort amusées jusqu'à présent; pourquoi ne voulez-vous pas qu'elles continuent?

— Et puis, dit Céphise Ador, il ne faut pas juger ces âmes étourdies à la mesure commune...

Ces mots attirèrent l'attention sur la jeune comédienne, à peu près enfouie dans un buisson de camélias. Elle s'y était réfugiée pour échapper à l'attention indiscrète dont on poursuit les nouvelles étoiles. Une réplique l'avait trahie; elle rougit sous les regards charmés.

C'était bien cette jeune et brillante Céphise Ador, la séduction, le charme, le rêve, qui est devenue en si peu de jours l'amour et l'engouement des mardis de la Comédie.

Son embarras se dissipa vite.

— Qui prouve, poursuivit-elle, que ces Bohémiens de l'art n'ont pas la vraie philosophie? Quand le milieu dans lequel ils vivent les blesse, ils se résorbent en eux-mêmes et y trouvent des trésors d'idéal, de rêve et de gaieté.

— Je proteste, dit une voix incisive, contre les mots de Bohème et de Bohémiens. Je les exècre, et ils me gâtent l'aimable leçon que nous donne Mademoiselle Céphise Ador.

— Il est permis de dire du mal des femmes, dit Sapho, mais non pas de jeter des pierres dans le jardin de ses confrères. Or, le roi de la journée, que j'ai charge de défendre, — voyez le jeu d'échecs, — s'est servi de ce mot de Bohème, qui doit par conséquent être respecté. Usant à cet égard de mon pouvoir absolu, je condamne M. de Banville à entendre des vers admirables de sa façon, que Céphise Ador doit se rappeler.

— Assurément, et qui donc pourrait les avoir oubliés?

Et, devant Théodore de Banville confondu, elle dit ceci de sa voix de cristal :

LA SAINTE BOHÈME

Par le chemin des vers luisants,
De gais amis à l'âme fière
Passent aux bords de la rivière
Avec des filles de seize ans.
Beaux de tournure et de visage,
Ils ravissent le paysage
De leurs vêtements irisés
Comme de vertes demoiselles,
Et ce refrain, qui bat des ailes,
Se mêle au vol de leurs baisers :

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Fronts hâlés par l'été vermeil,
Salut, bohèmes en délire!
Fils du ciseau, fils de la lyre,
Prunelles pleines de soleil!
L'aîné de notre race antique
C'est toi, vagabond de l'Attique,
Fou qui vécus sans feu ni lieu,
Ivre de vin et de génie,
Le front tout barbouillé de lie
Et parfumé du sang d'un dieu!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Pour orner les fouillis charmants
De vos tresses aventureuses,
Dites, les pâles amoureuses,
Faut-il des lys de diamants?
Si nous manquons de pierreries
Pour parer de flammes fleuries
Ces flots couleur d'or et de miel,
Nous irons, voyageurs étranges,
Jusque sous les talons des anges,
Décrocher les astres du ciel!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Buvons au problème inconnu
Et buvons à la beauté blonde,

Et, comme les jardins du monde,
Donnons tout au premier venu!
Un jour nous verrons les esclaves
Sourire à leurs vieilles entraves
Et, les bras enfin déliés,
L'univers couronné de roses,
Dans la sérénité des choses,
Boire aux Dieux réconciliés!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux:
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Nous qui n'avons pas peur de Dieu
Comme l'égoïste en démence,
Au-dessus de la ville immense
Regardons gaiement le ciel bleu!
Nous mourrons! mais, ô souveraine!
O mère! ô nature sereine!
Sous les calmes cieux rougissants,
Tu prendras nos cendres inertes
Pour en faire des forêts vertes
Et des bouquets resplendissants!

Avec nous l'on chante et l'on aime,
Nous sommes frères des oiseaux.
Croissez, grands lys, chantez, ruisseaux,
Et vive la sainte Bohème!

Un murmure d'admirations et de remerciements s'était élevé autour de la belle Céphise, qui rentra dans son buisson de fleurs.

Cependant la reine Sapho venait d'appeler auprès d'elle, du sourire plutôt que du geste, « un homme de taille élevée et mince, dont la figure sérieuse, bien que souvent souriante, porte un grand caractère de hauteur et de noblesse. Il a de longs cheveux grisâtres, comme décolorés, une moustache un peu plus blanche, et des yeux singuliers, envahis par une pupille étrangement dilatée. Il a l'aspect gentilhomme, l'air fin et nerveux des gens de race. Il est (on le sent) du monde, et du meilleur. »

C'était Edmond de Goncourt.

— Madame, répondit-il, je vais vous conter l'histoire un peu ancienne de mon ami Thomas, que nous avons connu jadis, mon frère et moi...

Sa voix s'éteignit ; une pensée triste avait alangui la parole d'Edmond de Goncourt, au milieu de sympathiques et respectueux chuchotements. Il secoua sa tête, qui se dégagea des cheveux, et commença son récit.

UN AQUA-FORTISTE

I

ANS ce café du boulevard, un jeune homme était attablé devant moi. Le feutre de son chapeau abaissé sur les yeux, le drap sans reflet de son habit, buvaient et flétrissaient la lumière rousse, terne, morne et morte sur tout cet individu comme sur un vieux crêpe. Il avait posé ses deux mains sur les marges de la *Patrie,* et ses deux yeux, qui ne lisaient pas, au beau milieu du journal.

La demoiselle de comptoir comptait les petites cuillers. Un garçon couvrait le billard; un autre apportait un matelas roulé sur sa tête. Minuit

avait éteint le gaz. L'or des plafonds et des murs, les éclairs des glaces, les paillettes des verres, tout cela était entré dans les ténèbres... Un bout de bougie mettait une lueur de veilleuse dans la nuit.

Un garçon prit racine devant la table du jeune homme.

— Ah! oui! — dit le jeune homme, qui finit par l'apercevoir; et il mit la main dans la poche de son gilet, se fouilla à droite et à gauche, puis en haut, puis en bas... La figure de marbre du garçon eut un courroucement olympien. Il se rejeta en arrière, fit volter sa serviette de sa manche droite sous son aisselle gauche avec un mouvement digne, éclaircit sa voix par un : Hum! hum!... — A ce moment : — prenez les deux consommations, — dis-je, en jetant une pièce d'argent sur la table de marbre.

Nous sortîmes. — Voilà une belle nuit, Monsieur! — fait mon homme. Nous marchions. — Une bien belle nuit! — Et il allait, promenant ses yeux dans l'ombre. — Ah! pardon, je suis distrait : vous ai-je demandé votre adresse? — Je lui donne ma carte. — Monsieur, ils sont trois, à l'heure qu'il est, sur la place du Carrousel : un homme, une grosse lorgnette et la

lune. L'homme attend, la lorgnette regarde la lune... Ah! un sergent de ville... deux... quatre sergents de ville .. Monsieur, à l'honneur de vous revoir.

Le lendemain, mon portier me remettait quatre gros sous enveloppés dans un morceau de gravure déchirée.

II

Je le retrouvai, et voici comme.

Domangeot avait un oncle sans un enfant et sans un sou. Un chemin de fer avait tué l'oncle à Domangeot. Domangeot avait recueilli de son oncle — des dommages-intérêts.

Dans une petite chambre de la rue de l'Ancienne-Comédie, c'était une chambrée complète de buveurs en manches de chemise; et, par la fenêtre, penché, un verre à la main, comme le Bacchus rouge d'un cabaret, Domangeot invitait les amis qui passaient dans la rue, et les amis des amis, et même les amis des autres. Je passais, mon nom tomba de là-haut; je montai. On me donna une chaise et un verre à champagne dont

le pied était cassé. Mon homme était là, pâle parmi les faces de pourpre. Cependant il buvait, il buvait comme un remords.

Les cœurs trinquaient.

— A Emma! — A Clorinde! — A Juliette!

— A l'almanach!

Je demande à droite :

— Qui est-ce, ce monsieur qui ne dit rien?

— C'est mon ami!... Connais pas!

Je me retournai à gauche :

— Celui-là... sans faux-col?... Attends... un graveur... Ah! je sais plus!

Paroles, voix, cris, cliquetis de verres et de noms, le vin couronné de souvenirs, — il semblait que ce fût toutes les amours du quartier Latin portées en triomphe par les toasts grisés, se disputant la cendre des souvenirs morts et des jours envolés!

— A Berthe! qui avait un bouvreuil dans le gosier, des grains de beauté partout...

— A une blonde dont j'ai oublié le petit nom!

— A cette bonne Fanchette! qui marchandait à la boutique à un sou!

— A Annette! qui dansait à l'ombre de sa jambe droite!

— A Tape-à-l'Œil!

— A Rose! une oie!... bête comme un homme, menteuse comme une affiche, triste comme un poêle, grêlée... et mauvaise comme une guenon qu'on a négligé de battre! A Rose, que j'ai aimée!

— A des yeux! — et le verre du buveur taciturne monta soudain sur tous les verres entrechoqués, — à des yeux, des yeux!... quand ils me regardent, ces yeux... nom de Dieu..., qui me dit ici que ces yeux ne sont pas deux rayons de la Lune... Ah! c'est vrai, vous n'avez pas lu Marbodée, vous autres... vous ne savez pas qu'il y a des saphirs et des yeux de femme qui se font sous certaines influences sidérales... Ce que je sais bien, moi, c'est que ces yeux chassent d'autour de moi le noir de la nuit... et aussi les chauves-souris qui me boivent à petites gouttes le sang... Oui, quand ces sacrés yeux me regardent, c'est bien étrange, allez, oui messieurs, mais c'est comme si, je vous le dis, le vieux Rembrandt me prenant par la main me faisait entrer dans le clair-obscur d'une de ses planches, — et il répéta quatre ou cinq fois en riant bêtement — oui, dans le clair-obscur, oui, dans son divin clair-obscur.

Alors, se penchant sur la table, il tomba ivre-mort. Puis il eut une terrible attaque de nerfs.

La nappe, vidée sur l'escalier, fut soulevée aux quatre coins, l'homme mis dedans et échoué sur un lit. Quand deux livres de glace lui eurent été fondues sur la tête, il faisait pleine nuit. Je me proposai pour le reconduire.

III

Le grand air remit mon compagnon. Les soufflets d'un petit vent d'automne lui ramenèrent le sang aux joues. — Ah! Monsieur, — me dit-il, — que de pardons pour aujourd'hui et pour l'autre soir! Je suis graveur, Monsieur; un triste état, comme vous voyez : des taches, des trous, un habit qu'on dirait d'amadou sur lequel on a battu le briquet. Les marchands... ah! les marchands! il faut mendier quinze francs d'une planche!... On a de mauvaises hontes, et je n'ai osé aller vous remercier, fait ainsi qu'un pauvre... Ce soir, — je bois comme un enfant; — et puis il me fallait boire; j'ai comme cela, là et là, au cœur et au front, des fumées, des nuages qui passent... Mais cela va bien maintenant, très

bien : il y a longtemps que je n'ai eu la tête si légère. Pardon encore, et merci de votre bras... Retournez-vous donc, Monsieur! La Nuit! voilà la reine des eaux-fortes! Cela fait du noir où il y a des choses. Avez-vous remarqué comme les fleuves sont grands la nuit? Paris qui dort, les pieds dans l'eau, c'est beau, c'est beau, bien beau!... Un flot d'ombre éclaboussé de gaz! L'eau, — une huile, du noir, du violet, de l'or, du neutre — alteinte moiré de feu; un miroir qui, pêle-mêle, roule les ténèbres et les éclairs! — Le ciel est pâle, ce soir. — Près du pont, le remous, voyez donc! de l'argent bleu!... mille lucioles... cela grouille... et la berge aux grandes pierres blanches qui entre dans le trou noir de l'arche, comme un mitron se glissant dans un four éteint... Ces réverbères, dans l'eau tout là-bas, — des crucifix de feu; là, devant nous, comme des pans de fenêtres d'où les flammes des lustres filtrent à travers des rideaux de bal... Non, cela tourne : des colonnes torses qui remuent de la braise dans l'inconnu mort de l'eau... non, cela n'est pas cela, c'est autre chose... Est-ce bête, les phrases!... Toutes ces masses, un gribouillis d'encre avec des gris blafards comme il y en a sur les ailes des chauves-souris... Monsieur,

les critiques nous ont gâtés, et vous voyez bien que c'est une grande sottise de broyer des idées sur la palette : les feux d'artifice ne pensent à rien. — Vous avez un peintre qui a pris la nuit en flagrant délit; il se nomme... j'ai perdu son nom... Mais n'avoir qu'une aiguille emmanchée pour peindre! Ah! ah! Nous voilà en face de la rue de Jérusalem... Quelque jour — il faut que je me presse, — car les maçons... je sauverai ce motif-là. Ces deux grosses boules qui trempent, croiriez-vous que ce sont les deux arbres sans feuilles au bas du quai? une fière estompe, à ces heures-ci, dans le dessin de toutes choses!... La tourelle, oui, avec ces deux fonds d'ombre à droite et à gauche, la petite flèche de la Sainte-Chapelle, — voilà! Et là-dessous, penchez-vous, il faudra que j'agrandisse et que j'allonge, à la façon de l'eau morne, la face des maisons éteintes, comme une perspective de maladreries blêmes. Ça? des fenêtres de blanchisseuses; on dirait des yeux éclairés de vert-de-gris... Toujours Notre-Dame! avec comme des marches dans le haut... un escalier vers l'infini, cassé à moitié du ciel... Ah! c'est drôle, l'arche du pont Saint-Michel et l'ombre portée : un cerceau tout noir où, ainsi qu'un clown, saute la lumière!... Regardez

bien : tout derrière une maison peinte en rouge, aux fenêtres de feu, et mille petites maisons blanches; devant, le quai, une maison carrée, cinq trous dans le mur, un gros tuyau noir au milieu du toit, du gris, du sale au bas de la maison, — voilà tout ce que c'est que la Morgue! Il n'y a pas à en dire plus que la chose! C'est simple comme bonjour!... Cette grande chose sombre en bas, c'est un bateau, tout bonnement. Essayez donc de peindre la noyade là-dedans!... Je sais cela d'expérience : il ne faut pas mettre sa tête dans sa main... Les choses ne prêchent, ni ne pleurent, ni ne rêvent, ni ne se souviennent. Les chefs-d'œuvre ne doivent pas parler; il n'y a que quelques sots comme moi... Ah! des crêtes, des toits, des dômes de saphir : la lune s'est levée. Après tout, il y a des gens qui la font très bien avec un pain à cacheter... Et l'Hôtel-Dieu, ce n'est qu'une caserne! Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, quinze... quarante-cinq... — je compte les fenêtres : une manie!... — sur cinq rangées, cela fait...

Quand il eut passé Notre-Dame, il s'assit sur le parapet. Nous regardions par derrière la basilique noire accroupie sur la ville bleuâtre,

avec ses deux tours levées sur l'orbe d'argent, comme un sphinx de basalte à deux énormes têtes.

IV

Nous eûmes, ce poète malade et moi, de belles soirées remplies de promenades, de spectacles, de paroles. Nous courions la ville la nuit. Nous regardions, sur le fleuve, la danse des rayons voilés. Nous nous enfoncions dans les faubourgs, dans les quartiers lointains, cherchant et surprenant un Paris mystérieux, lugubrement superbe et terriblement muet, théâtre vide et noir du peuple. Ou bien, mangeant quelques pommes de terre tirées de son petit jardin, et cuites dans son poêle — il était fier et ne voulait rien accepter, — nous causions. Il parlait singulièrement, merveilleusement, et comme je n'ai jamais entendu parler. Il sautait d'idées en idées, s'accrochant aux sommets, traînant votre bon sens après sa verve, pensant au delà des livres, mêlant son art et son âme, bousculant les mots, se précipitant aux

vérités vierges; puis soudain se perdant, se brouillant, bataillant contre les nuées, blasphémant l'humanité, retombant à terre, balbutiant avec des craintes, des tons de voix baissés tout à coup, avec je ne sais quelle peur de je ne sais quelle chose. Puis des retours, et de nouvelles éloquences, et la femme toujours revenant au milieu de l'art et soudainement à l'imprévu :

— Mon cher, la femme n'a pas de traits. Son visage est tout fait d'une clarté. Un rayonnement, vous le savez, n'a pas de lignes. La figure de la femme n'est qu'une esquisse dont la lumière de la physionomie fait une peinture finie qui ne ressemble pas à l'esquisse. Il y a des femmes dont on n'a jamais vu le nez, parce qu'elles le cachent avec un regard. Vous savez bien que les photographies ne ressemblent pas... Mais, chut! on écoute... la police... Quand je serai marié, j'aurai des enfants. Ils n'apprendront rien... Ce sera des luttes avec la mère; mais j'ai mes idées... rien! L'alphabet, voilà le mal... Oh! avoir une cervelle qui ne regarde ni dans les tableaux, ni dans les livres, ni dans le ciel! la cervelle, — l'ennemi! Non, ils n'iront pas à l'école apprendre des choses qui tuent le bonheur... Quand ils me diront : Qu'est-ce que ça, papa? Pourquoi ça,

papa ? Je ne sais pas ; je ne sais pas... Vivez... Seulement il ne faut pas mécontenter les gendarmes, vous concevez ? Leur cervelle ? ce que j'en ferai ? Un instinct qui vous gare des roues d'omnibus, une machine qui vérifie la monnaie qu'on vous rend, un guide aux yeux crevés qui vous mène à la mort sans vous dire : Mais retournez-vous donc ! — Paradoxe ? Allez, dites le mot ! Eh bien ! quoi ? c'est un lieu commun qui n'est pas mûr ? Mais l'Amérique est un paradoxe de Christophe Colomb ! Le paradoxe ! c'est la seconde vue de l'esprit, la veille qui devine le lendemain !... Quand je serai marié — c'est bon de n'être pas seul, quand le soleil n'est pas là ; — je vous dis cela à vous, parce que vous êtes mon ami, elle me fera mon petit dîner. J'aime le bleu. Elle sera habillée en gaze bleue — imaginez une vapeur ! des vêtements comme il y en a dans les clairs de lune ! Et puis je la ferai poudrer. Elle a des cheveux noirs ; avec des yeux bleus, cela jurerait, tandis que poudrée... ce sera charmant, oui, charmant, ma parole d'honneur ! et sur ses cheveux poudrés — vous devinez bien ? — un beau disque d'argent... Seuls, tout à nous, les volets fermés, nous bouderons le soleil toute la journée ; le soir, nous irons, nous marcherons...

Oh! alors, je ferai des choses!... Il faudra bien qu'on parle de moi; j'aurai des jaloux, des envieux... les critiques... mon talent... Bête que je suis! je passerai tout mon temps à l'aimer!... Après tout, qu'est-ce ça me fait, la postérité, avec ces grandes lessives du monde par l'eau ou le feu, tous les vingt mille ans? Une immortalité de deux sous! — Et puis c'est une injustice, — si je suis aussi fort que Rembrandt, qui me rendra l'admiration qu'il touche depuis cent cinquante-deux ans? Je suis volé... Je vous dis, c'est une injustice!

V

J'aperçus mon monsieur Thomas à côté d'un musicien, dans l'orchestre. Il dévorait du regard la petite Marie, qui jouait avec ses yeux bleus et ses cheveux noirs.

C'était d'Outreville qui m'avait entraîné aux Délassements-Comiques, pour voir ce qu'il appelait « sa petite machine », l'AMOUR AU MONT-DE PIÉTÉ. — Quoique d'Outreville fût mon ami, sa pièce ne me parut pas plus stupide qu'à un autre.

— Eh bien! trouves-tu ça assez Beaumarchais, hein?

— Trop!

Il me serra la main. — Allons dans les coulisses!

— Dis donc, Marie, — fit d'Outreville en lui parlant tout haut à l'oreille, — et tes amours avec M. Thomas?

— Comment, vous qui êtes un bon enfant, vous allez vous ficher de ce pauvre *toqué* qui m'aime — et moi aussi! Eh bien! il m'a demandé ma main, n'a!... Maman va le flanquer à la porte comme un balai. Il n'a pas le sou, que voulez-vous?... Maman a vécu : elle sait la vie, n'est-ce pas?

VI

J'étais dans mon lit, ne dormant plus, pensant à peine, les yeux clos, tout le corps assoupi encore, l'esprit bercé, et confit dans mes draps, tapi, enfoui, baigné des moiteurs de l'édredon, couvant et cuvant ma paresse, caressé d'un petit soleil que je sentais dans la chambre, avec dans

la tête, le plus gai bégayement d'idées ; — et, sans remuer, m'éveillant à petits coups, benoîtement, bâtissant des châteaux de cartes à tâtons, embrassant mes projets dans le nuage, indolent comme une aube, je m'amusais à rêver. Je rêvais que s'il m'arrivait de vendre un livre trois cent mille francs, je les dépenserais ainsi. Dans l'entre-deux de mes deux fenêtres, à ces deux rubans plats surmontés d'un gros gland où pendaient les tableaux de l'hôtel Soubise, — les gravures m'ont montré cela, — je pends le dessin qui n'existe pas du CHAT MALADE de Watteau ; les joues de la gentille commère effarée, caressées et battues d'une rougeur sanguine, et sa belle prunelle allumée de crayon noir, l'empressement grotesquement charbonné du docteur, et Minet qui si furieusement se défend de guérir, — je les vois. C'est bien... Au-dessous du Chat malade, voici installé ce secrétaire signé Riesener au pied gauche du meuble, qui était à vendre 30,000 francs je ne sais plus où. Sur le secrétaire, il trône, ébouriffé, vieux de trois siècles, beau comme un cauchemar, un chien de Fô d'ancien bleu céleste, la crinière violette, la gueule en tirelire, roulant sous ses sourcils deux boules furibondes, la queue en une énorme flamme, — ce monstre chinois

qui m'a fait une si mémorable grimace au coin d'une rue d'Anvers. De chaque côté, c'est fort simple, les deux grands pots de blanc de Saint-Cloud, à lourdes et riches fleurs à la Pillement, boîtes à thé où la Régence puisait le thé noir avec la petite spatule blanche, et le thé vert avec la petite cuiller de chine *vert camélia* à tête de coq : — ils me sourient d'ici, chez Lambert Roy, au fond de leur caisse aux armes de Philippe d'Orléans. La tablette du secrétaire est large : quoi encore ? Pour le devant, ce sera, sur leur plateau, six petites glacières de Saxe en feuilles de vigne, semées de fleurettes, assises sur des pieds de fleurs en relief. Pour la gauche, un de mes amis me cède la tasse de Sèvres signée 2,000 — ainsi signait avec un calembourg l'ouvrier Vincent — tasse royale où Louis XVI buvait tous les matins son eau de chicorée. A droite... à droite, je verrai.

Pour les fenêtres, révolution complète. J'ai horreur des rideaux à plis droits et tombants : je prends les rideaux dont Saint-Aubin a donné le modèle dans la planche du CONCERT vraies jupes à volants, à bouillons du haut en bas, et qu'on remonte sans les tirer. Du papier aux murs, vous pensez bien qu'il ne pouvait en être un moment question. J'envoie un ministre plénipotentiaire,

mais habile, vers une vieille dame, chez laquelle j'ai fait un excellent dîner à Troyes : il me faut les quatre tentures de son salon, des bergeries de Boucher, réjouissantes à l'œil comme un lever de soleil pris au traquenard dans les métiers des Gobelins. Assis aux coins de ma cheminée, deux Amours-faunes de Clodion se balancent dans un serpentement de rocaille dorée d'or moulu d'où montent des bougies. Mais le milieu? Point de pendule, d'abord!... Une pendule, c'est la main du temps sur votre vie, comme le doigt d'un médecin sur votre pouls... Le milieu...

Ici un coup de sonnette très vif, — et la petite Marie dans ma chambre.

— Monsieur, vous êtes l'ami de M. Thomas. On m'a dit qu'il était malade. Je veux le voir.

Une demi-heure après, une voiture nous descendait rue Saint-Victor. Je ne me rappelle pas que nous nous soyons parlé pendant la route.

La porte de l'allée était ouverte. Le jardin sonnait sourdement sous des coups. Une petite pluie fine était survenue qui tombait. Thomas, en manches de chemise, piochait furieusement. La moitié du jardin était déjà retournée. Thomas

poussait son ouvrage sans se soucier de nous qui marchions derrière son dos.

— Eh bien! Thomas, voilà comme on reçoit ses amis?

Sans tourner la tête et sans regarder, sa pioche allant toujours :

— J'ai fini. Encore une cinquantaine de coups de pioche.

— Mais au moins regardez une dame que je vous amène.

Thomas passa sa manche sur son front baigné de sueur, regarda fixement la jeune femme :

— Madame, j'ai l'honneur de vous saluer. Asseyez-vous.

Il n'y avait dans le pauvre jardinet que quelques tiges flétries de pommes de terre.

Et se tournant vers moi :

— Eh bien, vous savez! Le tour est fait, mon cher Monsieur! Ah, vous vous demandiez pourquoi j'avais peur d'eux? Voilà... elle est là-dessous! Je la cherche... Oh! il n'y aura pas de trace, vous verrez! Je les ai bien entendus, cette nuit : aussitôt la lune disparue du ciel, ils sont venus; — doucement, doucement, ils sont entrés dans le jardin... les assassins! Moi, moi... j'étais couché sur un matelas de liège, et toute ma

chambre était remplie d'eau-forte... Je ne pouvais pas descendre... je ne pouvais pas descendre,... comprenez-vous? — Il s'arrêta, suffoquant. — Le reste, parbleu! reprit-il d'un ton brusque, il faut que vous ayez la tête diablement dure,... ils l'ont enterrée ici... Savez-vous où elle est, vous?... Ah! là! Otez-vous, madame, vous me gênez!

— Mais qui, mon Dieu! ont-ils enterré? — lui dit Marie, en lui prenant les mains.

— Qui? Rien! la petite Marie!

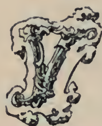
Et il se remit à piocher.

VII

Thomas est mort, il y a de cela six semaines.

Deux amis, le Silence et l'Oubli, l'ont mené à la fosse commune, et son propriétaire a fait six casseroles des cuivres de ses belles planches : Les Amours de la Nuit et de la Seine.





RAIMENT, *dit Suzanne d'Élys à la marquise, je n'ai pas toujours compris, et j'ai le cœur gros cependant. Monsieur de Goncourt est un enchanteur terrible. On me le donnait pour un ami de Watteau?*

— On ne vous trompait pas, chère petite; il n'eût tenu qu'à lui de décrocher de ses collections une toile de ce maître, et de nous promener dans l'azur. Il a préféré le noir. Les grands artistes ont leurs caprices.

— Avez-vous remarqué, dit la Reine, que dans les histoires d'ateliers, même les plus gaies, il y a des coins assombris et des reflets lugubres? Là où l'art éclate, chante, brille, prépare et fait éclore ses florai-

sons, la vie s'attriste et se vêt d'une ombre inquiétante.

— Il semble, en effet, dit un ci-devant jeune homme assis auprès de Charles Monselet, que la fée Guignon soit la compagne naturelle de quelques artistes. On l'appelle aussi la Fatalité. Vous savez que dans beaucoup d'ateliers, salles immenses à grands vitrages, de longs rideaux tombent du plafond pour ménager les effets de lumière. Or, ces rideaux s'agitent de temps en temps, sans aucune raison apparente. Je l'ai vu cent fois chez notre pauvre André Gill. On dit que c'est un courant d'air; cela n'est pas prouvé. Peut-être y a-t-il quelqu'un derrière le rideau. Qui? On ne l'a jamais su. Mais il y a quelqu'un! quelqu'un qui a soin de disparaître, dès qu'on passe de l'autre côté de l'étoffe.

— Monsieur Lesclide, dit la Reine, vous nous ferez faire de mauvais rêves.

— J'en serais désolé, Madame, mais il faut bien chercher la vérité. On dit que les artistes sont superstitieux; ils sont payés pour l'être. Le métier de créateur a ses dangers. A force d'ouvrir la porte aux rêves, on ne sait plus la leur fermer. Ils arrivent ensuite quand on ne les attend pas.

— Mais pourquoi, dit la reine Sapho à cet abstracteur de quintescence, pourquoi ce Rêve, cet Inconnu

caché derrière le rideau, ne serait-il pas sympathique à l'artiste qu'il hante?

— Parce qu'un diable à ressort est rarement sympathique. Il y a toujours secousse et sursaut dans son apparition. Et si l'on se rend compte de la sensibilité nerveuse des rêveurs, on comprend qu'il en est peu qui n'aient eu leurs épouvantes. La catastrophe naîtra du héros lui-même plutôt que de ne pas se produire.

— Je conviens, dit la marquise, que les histoires d'artistes ont presque toujours un côté douloureux. Cela vient de ce que ces histoires, si bien qu'elles finissent, ne peuvent guère conclure qu'au bonheur matériel, à des satisfactions d'amour et d'ambition qui ne satisfont qu'une partie des aspirations du héros. L'art comporte la recherche, l'inquiétude, l'inassouvissement; tandis que nous, gens du monde, nous sommes portés, par un préjugé bizarre, à mettre le bonheur dans la satiété.

— Il me semble, dit la reine Sapho d'une voix douce, mais absolue, que voilà beaucoup de philosophie. Qui nous ramènera sur la terre? Qui nous dira un conte de bonne humeur?

— J'essaierai, Madame, dit une voix bien nourrie, si vous voulez m'accorder un peu d'attention.

— Monsieur Charles Monselet, dit Sapho, soyez

le bienvenu; vous allez être le bien écouté. Tâchez de soulever le crêpe qui nous enveloppe.

Monsieur de Cupidon — car plusieurs personnes connaissaient son nom véritable, — s'inclina poupinement et entra très vite en matière.

LE PEINTRE DE SAPEURS

T moi aussi, je connais des peintres! Je n'en connais pas un assez grand nombre. On n'a pas tous les bonheurs. Ceux que je connais sont des gens charmants, bien élevés, gais pour la plupart. Je me plais à leur conversation, qui est souvent spirituelle et pleine d'aperçus inattendus, nouveaux, sur beaucoup de choses; nouveaux pour moi, car ils ont l'air de s'entendre entre eux.

Au fond, je ne les crois pas portés d'une forte sympathie pour les écrivains, c'est-à-dire pour ceux d'entre les écrivains qui, à un moment donné,

peuvent devenir leurs juges. Ils ont cela de commun avec les comédiens. En général, on n'aime pas l'homme qui, d'un trait de plume, peut exhausser ou rabaisser votre talent. Ce trait de plume, avant qu'il soit tracé, les laisse dans l'inquiétude; — après qu'il est tracé, il les irrite, ou les engage à une reconnaissance gênante.

Leur pensée, qu'ils ne prennent pas toujours la peine de dissimuler, est que *nous ne nous y connaissons pas*. A cela, nous éprouvons plus d'embarras que de modestie pour répondre. Nos études, qui sont quelquefois supérieures à celles de nos justiciables, nos lectures, nos voyages, et par conséquent nos éléments de comparaison, nous mettent souvent à même de nous prononcer en tout état de cause. — N'importe, *nous ne nous y connaissons pas,* nous ne pouvons pas nous y connaître, du moment que nous nous avisons d'avoir une opinion à nous...

Ah! si nous nous contentions de tout approuver, de tout admirer, nous nous y connaîtrions peut-être.

Nous sommes pour les peintres une minorité troublante, tapageuse. Ils feignent de nous pré-

férer la masse ignorante qu'ils appellent la masse naïve. Ils affirment que nos concierges nous sont supérieurs comme sentiment artistique. — La foule, le suffrage universel, voilà les mots qu'ils ont constamment à la bouche.

C'est une pose atroce.

Ils savent bien à quoi s'en tenir sur le jugement de la foule, pour peu qu'ils l'aient suivie au Salon, un jour d'entrée gratuite. Où la foule va-t-elle tout droit? Aux trompe-l'œil, aux imitations de dentelles et de velours, aux chaudrons miroitants, aux citrouilles colossales. — Devant quoi s'extasie-t-elle? Devant les petits savoyards qui mangent un morceau de pain noir dans la neige blanche, devant un caniche quêtant pour son maître, devant le *Retour du soldat* et la *Fête de la bonne-maman*. — Voilà où va la foule spontanément, naturellement, voilà les œuvres auxquelles elle ferait un succès si on la laissait faire... Et nous la laissons faire quelquefois, pour donner un exemple.

Et c'est cette foule dont vous invoquez l'instinct! C'est cette foule pour laquelle vous prétendez travaillez!

Poseurs! poseurs!

Peinture à part, — les peintres sont les aimables

garçons que j'ai dit. Il y a des ateliers très intéressants, très curieux, très originaux, où il se fait autant d'esprit que de besogne, où il se débite autant de racontars qu'il se donne de coups de pinceau.

Chez le peintre B..., par exemple, l'autre jour, la conversation, après mille zigzags, était tombée sur le chapitre des commencements.

Un de nos jeunes maîtres parla ainsi :

— Les commencements! dit-il, ils sont moins uniformes qu'on ne le suppose. S'il y en a de douloureux, il y en a aussi de grotesques, de superlativement grotesques... les miens, par exemple. Tel membre de l'Institut avouera qu'il a commencé par peindre des enseignes; — moi, j'ai commencé par tatouer des sapeurs.

Nous nous récriâmes.

— *Tatouer des sapeurs!*

— Invraisemblance!

— Extravagance!

— Indécence!

Il continua :

— De vrais sapeurs... Vous savez peut-être, ou vous ne savez pas, que j'ai été deux ans soldat. Mettons que vous ne le savez pas. En 1844, j'étais à Bordeaux, à la caserne des Fossés. Je ne

peignais pas encore, je barbouillais. Je faisais le portrait des camarades pour un petit écu... avec une lettre au pays, par-dessus le marché. A vrai dire, c'était toujours le même portrait, une main sur le sabre et le numéro du régiment sur chaque bouton. Je finis par acquérir une dextérité prodigieuse dans ce métier. Les jours sans pratique, j'en préparais une certaine quantité; c'est-à-dire, j'établissais le corps, la main, le sabre. Je ne laissais que la place de la tête, réservée au premier qui se présenterait.

Un matin que je me livrais avec fougue à cet exercice, un sapeur vint se placer derrière moi et me regarda faire en silence.

Au bout de quelques minutes, il me dit gravement :

— Vous, savez-vous que vous avez un joli talent, tout de même?

— Croyez-vous, sapeur? prononçai-je, flatté.

— Je vous le dis.

Il se tut encore, et reprit avec la même gravité :

— Écoutez-moi.

— Je vous écoute, sapeur.

— Petit, vous sentez-vous capable, en tenant compte de l'avantage, de me faire une hache là-dessus?

Là-dessus était son bras qu'il me montra, déjà couvert de coloriages sans nombre.

— Dame! répondis-je, je n'ai pas, jusqu'à présent, travaillé sur peau humaine.

— Rien de plus simple.

— Voyons, sapeur.

— Vous exécutez d'abord votre dessin à l'encre de Chine; c'est ce qui tient le mieux. Ensuite, vous prenez trois aiguilles à perles, vous les attachez ensemble, et vous repassez votre dessin en piquant le bras.

— Si c'est comme cela, sapeur, j'essaierai.

— Alors, je vais chercher un camarade, attendez-moi.

Pourquoi un camarade?

Je le sus cinq minutes après.

Le camarade comprimait le poignet du sapeur, ce qui servait à gonfler le bras.

L'opération dura plus d'une demi-heure; j'en

vins à bout cependant, à mon honneur. La hache était vivante; — je le crois bien, elle suait le sang!

Mon triomphe ne fut pas de longue durée. Le lendemain, le caporal m'apostropha par ces paroles ironiques :

— Il paraît que vous allez bien, vous! Je vous en fais mon compliment... Allons, suivez-moi!

— Où cela?

— Chez le major. Venez, il veut vous parler. Votre affaire est bonne.

Ce major, je le vois encore, je le verrai toujours, gros comme tous les majors, rouge comme tous les majors, sanglé comme tous les majors, feignant l'irritation comme tous les majors.

— C'est donc vous, me dit-il rudement, qui avez abîmé la plus belle barbe du régiment?

— Moi, major?

— Le sapeur Hauchecorne est, grâce à vous, depuis ce matin à l'hôpital.

Je baissai le nez.

— Il a le bras enflé comme la cuisse. Qu'est-ce que vous vous êtes imaginé de lui faire? Il faut

que vous ayez le diable quelque part, il n'y a pas de bon sens possible!

— Major... balbutiai-je?

— De quel pays êtes-vous?

— De Paris, major.

— Ça se voit bien. C'est là que vous avez appris à fabriquer de ces imbécillités-là. Vous avez été sans doute dans les prisons?

— Jamais, major!

— Je vous dis que si.

— Mais, major, je vous assure...

— Je vous dis que si! Ce n'est que dans les prisons que ça s'apprend. Huit jours de salle de police.

Et il me tourna le dos.

Le sapeur Hauchecorne guérit.

Désormais, ma réputation était faite au régiment. Tous les sapeurs m'arrivèrent à la file et, non seulement les sapeurs, mais tout le monde.

Je tatouais indifféremment celui-ci, celui-là. J'avais reconnu qu'il était inutile de gonfler le bras. Je faisais des cœurs entrelacés, des drapeaux, des emblèmes, des grenades, des oiseaux, des

flèches, des flammes, des fleurs, des inscriptions, — des inscriptions surtout, où l'âme de ces guerriers se révélait tout entière.

L'un, sensible et laconique, faisait graver ces deux noms : *Pierre et Marie.*

Un autre, dévoré du plus pur patriotisme : *Vivent les bons Français!*

Il y en eut un, d'un lyrisme plus compliqué que celui de ses confrères, qui me dicta ce qu'il appelait deux vers :

J'aime à caresser ma maîtresse
En lisant le *Magasin pittoresque.*

Hauchecorne, l'incorrigible Hauchecorne, revint un jour. Il revint avec un marin dont il avait fait la connaissance sur le port, un marin de la *Belle-Euphrasie,* qui portait dans le dos, sous sa vareuse, un magnifique soleil peint en jaune. Hauchecorne voulait un soleil comme son nouvel ami.

Je tâchai de résister, en lui rappelant notre mésaventure de la hache. Il me répondit qu'il n'y avait aucun danger.

Qu'auriez-vous fait à ma place?

Le sapeur eut son soleil dans le dos, comme il avait eu sa hache sur le bras.

Mais ce fut mon dernier tatouage. Six mois après j'entrai, à Paris, dans l'atelier de M. Léon Cogniet.





T, demanda la reine avec un peu d'indiscrétion, votre artiste devint-il un grand peintre?

— Madame, répondit Charles Monselet, j'ai dit un jeune maître. Il fait partie de cette phalange, illustre entre toutes, qui se dit « hors concours ». Je ne puis pousser plus loin mes révélations, de crainte d'attirer des malheurs sur sa tête. On irait lui demander des soleils dans le dos, peinture dont l'exposition serait au moins difficile.

Madame Castagnède ne craignit pas de rire de ce mot, que lady Helmsford, naturellement, n'entendit pas.

— Parbleu! dit la marquise, voilà bien de la gloire à un homme pour un si petit tatouage. Si Pierre Loti était là, il nous dirait l'histoire d'un tatoué qui portait sur lui une chasse au renard tout entière! Cela partait du cou; les cavaliers, les chiens descendaient en spirale autour du torse. Aux environs des reins le tatouage était plein de péripéties. La bête poursuivie se remisait dans son terrier; on n'en voyait que la moitié, et c'était la grande surprise finale.

— Franchement, dit Madame Castagnède, c'est une étrange imagination, bien capable de faire rêver.

— Ventre saint gris! dit la marquise, — ce juron me vient comme de cire, — voilà une jolie matière à rêverie!

La reine Sapho serait sûrement intervenue, si quelque poète s'était permis de pareilles hardiesses, mais la marquise était aussi « hors concours », et elle avait raconté ces folies d'une voix si gaie et si avenante que tout le monde en souriait.

— Où donc ai-je vu, demanda Madame d'Albereine, un peu pour faire oublier le renard, le conte de cette tortue qu'on avait tatouée ou plutôt incrustée des plus beaux rubis du monde, et qui promenait au soleil sa carapace éclatante?

— Dans un conte de fées sans doute, dit la reine ; et c'est un tatouage qui n'est point dédaigné des dames.

— Qu'on me permette de réclamer, dit René Maizeroy ; ces tatouages, même quand on peut s'en débarrasser pour dormir, sont le plus souvent abusifs, et cachent de trop belles choses pour qu'on puisse les absoudre.

— Il en est pourtant quelques-uns, fit modestement Catulle Mendès, qui pourraient être tolérés sur le satin des peaux féminines. Un de mes amis me parlait dernièrement d'un faiseur de boutons de roses, qui devait à une longue pratique une rare expérience. Il appuyait simplement ses lèvres sur l'épaule du sujet, et au bout d'un temps plus ou moins long, arrêtait les contours de la fleur par une légère morsure...

— Vraiment ? demanda la Reine, et avait-il beaucoup de clientes ?

— Quelques-unes.

— Réussissait-il toujours ?

— Toujours, — à condition d'y mettre le temps nécessaire, et de retoucher son travail de temps à autre...

— C'est fort extraordinaire, dit Mademoiselle Suzanne d'Élys, en regardant du coin de l'œil la nacre de son épaule, à travers la mousseline.

— En général, lui dit la marquise, on attend l'époque de son mariage pour essayer de ce tatouage, et il est rare que le mari ne consente pas à s'en charger.

La reine Sapho, qui riait à montrer trente-deux perles, arrêta du geste quelqu'un qui passait, un peu distrait, un peu rêveur, avec cette sorte de mélancolie commune aux auteurs comiques.

— Monsieur Ludovic Halévy, dit-elle, voulez-vous nous tirer de cet abîme? La physiologie du tatouage peut nous mener loin, et il est fort heureux qu'on ne nous ait pas présenté de reine sauvage. Vous allez nous dire un conte d'atelier.

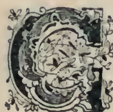
— Non pas un conte, répondit l'académicien de demain, mais une promenade, qui se passera dans le plus bel atelier du monde.

Les écouteurs rêvèrent un peu, car par le temps de peintres millionnaires qui court, il est des ateliers plus éblouissants que la caverne de la Lampe merveilleuse. Le conteur coupa court aux suppositions par un mot :

— Au Louvre.

Et il entra immédiatement en matière.

LES ANGLAIS AU LOUVRE

YCLONE, *tempête qui balaye en tournoyant; c'est une colonne qui se promène et ravage en se promenant.*

Ainsi parle Littré, et il n'est pas dans tout son Dictionnaire de définition plus exacte. Je suis bon juge en cette matière, car j'ai été à deux reprises assailli par des cyclones : la première fois, au musée de Versailles, et la seconde, au musée du Louvre.

A Versailles, — c'était l'année dernière, au printemps, — j'avais voulu revoir la chapelle et l'admirable tableau de Delacroix : *la Prise de Constantinople par les Croisés.*

Sous la voûte, à l'entrée de la chapelle, je trouve deux gardiens confortablement installés dans de larges fauteuils. Je n'aborde jamais sans un mouvement d'effroi les employés de l'État; ils n'aiment pas qu'on les dérange; je ne fus pas cependant trop mal accueilli.

— La chapelle?... Oui, monsieur... elle est visible... Voici la porte... à votre droite.

J'entre, mais je n'avais pas fait trois pas que j'étais arrêté net par de savantes et inextricables combinaisons de banquettes et de barrières. Impossible d'avancer. Je retourne vers mes deux gardiens; ils prennent un air froid qui signifiait clairement :

— Encore ce monsieur! Oh! oh! il va devenir ennuyeux!

Moi, de ma voix la plus humble :

— Je voudrais bien voir la chapelle.

— Eh bien! vous venez de la voir.

— Je voudrais pouvoir entrer, circuler, faire le tour, regarder les sculptures, monter dans les galeries supérieures.

— Cela n'est pas permis.

— Pourquoi?

— C'est la consigne.

Rien à répondre. Je m'incline, je me résigne,

après avoir *entrevu* la chapelle, à me diriger vers l'entrée, vers l'unique entrée du musée. Je fais le tour du château. Voici l'entrée. Nouveau gardien. Je lui explique que je voudrais aller tout de suite à la salle des Batailles pour voir un tableau.

— C'est impossible, me dit-il sèchement.

— Pourquoi ?

— Il y a un itinéraire, il faut le suivre.

— Mais cependant...

— C'est la consigne.

— Je m'incline de nouveau. Je parcours toute l'étendue du palais. Je défile devant une redoutable collection de connétables et maréchaux de France. C'est une course de dix minutes, et dans quelles conditions ! Sur des parquets cirés avec une telle perfection que le voyage est horriblement fatigant et périlleux. C'est de la gymnastique, c'est de l'équilibre, c'est du patinage.

Dans la galerie des glaces surtout ! Deux pauvres petits soldats de ligne étaient là, éperdus, épouvantés, les jambes écartées, les bras étendus, médusés, foudroyés, n'osant plus faire un pas, plus un mouvement. Des gardiens ont dû venir à leur secours, sans quoi ils restaient là, en détresse, après la fermeture du musée.

Enfin j'arrive, et voici le terme de cette dange-

reuse et pénible excursion, voici le tableau de Delacroix. Je voudrais m'asseoir, respirer un peu, jouir à mon aise de ce chef-d'œuvre, mais il n'y a que deux misérables petites banquettes au milieu de cette immense galerie. On fait queue pour y prendre place. Et cependant le palais de Versailles regorge de banquettes. Il y en a tout le long des murs sur un développement de plusieurs kilomètres. Mais voilà où éclate dans toute sa beauté la malice administrative. A un mètre de distance des murs, se trouvent des balustrades qui empêchent le public d'approcher, et on a placé les banquettes — c'est là le trait de génie! — contre le mur, à l'abri des balustrades, de telle sorte qu'on ne peut pas s'asseoir dessus. Ce sont des banquettes de Tantale.

Au moment où j'étais là, légèrement agacé par toutes ces petites misères, le ciel daigna m'envoyer une consolation. J'entendis d'abord une sorte de roulement et de grondement. Était-ce un régiment d'artillerie qui passait sur la place d'armes? Était-ce le fracas lointain du tonnerre? Non, c'était une trombe, une avalanche, une horde d'Anglais et d'Anglaises, sous la direction d'un des guides de cette fameuse maison qui organise des caravanes à travers le monde entier.

Ils étaient là une centaine d'Anglais et d'Anglaises qui se précipitèrent comme la tempête dans la salle des Batailles, renversant et dispersant tout devant eux. Nous n'étions guère qu'une vingtaine de pauvres Parisiens et Versaillais. Pas de résistance possible; nous dûmes, en grande hâte, nous ranger contre les balustrades, pour n'être pas impitoyablement broyés et pulvérisés sous cette mitraille anglaise. Nous entendons des cris : « Papa! maman! » C'était une pauvre petite Française de six ou sept ans qui avait été prise dans ce tourbillon. Il fallut de grands efforts pour l'arracher à la tempête. On peut dire, de ces caravanes anglaises, ce que, dans l'oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre, Bossuet disait des grands hommes ou des grands criminels (c'est bien souvent la même chose) : *Rien n'en arrête le cours.*

Je me trompe; la phrase de Bossuet n'est pas applicable. Quelque chose arrêta le cours de ce torrent. Une courte et brève interjection du cornac... une sorte de petit cri : « *Aoh!... Aoh!... Aoh!...* », net, sec, impérieux. Aussitôt, tous et toutes vinrent se grouper docilement, silencieusement, respectueusement autour de leur guide.

Alors je fus régalé — j'ai la chance de savoir

l'anglais — d'une étonnante leçon d'histoire de France à bride abattue. Devant chaque tableau de la salle des Batailles, le guide faisait une halte d'un quart de minute, expliquait en deux ou trois phrases le sujet de la composition... puis dix pas en avant... nouveau tableau, nouveau petit discours. Tout cela avec une rapidité, avec une précision, avec une volubilité foudroyantes. C'était une course folle, furieuse, de toutes les gloires militaires de la France. Je vois passer devant moi, ventre à terre, Clovis, Charles-Martel, Charlemagne, saint Louis, Duguesclin, Jeanne d'Arc, François Ier, Henri IV, Condé, Turenne, Catinat, Vendôme, Villars, Maurice de Saxe, Masséna, Bonaparte et Napoléon, en tas, pêle-mêle, emportés dans un steeple-chase fantastique.

Je suivais la caravane à quelques pas de distance, et, tout en écoutant cette suite de brèves harangues, je regardais avec une véritable stupeur les chaussures de ces Anglaises. C'étaient des bateaux, c'étaient des traîneaux, c'était tout ce que vous voudrez, tout, excepté des bottines de femmes. Entre les pieds de ces messieurs et les pieds de ces dames, aucune différence. Si on avait pu les ranger, Anglais et Anglaises, derrière un rideau, si les pieds seuls avaient dépassé le

bas de ce rideau, et si l'on vous avait dit : « Où sont les femmes? Cherchez! » jamais vous n'auriez trouvé.

Mais aussi quelle assiette! quelle solidité! Comme ils ont le pied marin, hommes et femmes! Comme ils s'avancent d'aplomb sur ces parquets périlleux! Comme ils tiennent bien la glace! Comme on voit, du premier coup, que c'est là une race faite pour passer les mers, franchir les vallées, escalader les montagnes, courir et conquérir le monde, tandis que nous ne sommes bons, nous autres, qu'à muser et baguenauder sur les boulevards, entre la Madeleine et la porte Saint-Denis!

Or, le hasard récemment m'avait fait lire un délicieux article de M. John Lemoinne, sur les Anglais et les Anglaises, article publié en 1868 dans le *Paris-Guide* de M. Lacroix.

« Voyez-les sur le boulevard, dit M. John Lemoinne, avec leurs airs dégingandés, avec leurs paletots de confection, ces produits de la Belle Jardinière, d'une Belle Jardinière anglaise! Quelles jaquettes! Quelle tenue! Quelle allure! Quelles jambes! Quelle barbe! Quelles moustaches!... Avec cet air inculte, cet aspect de forêt vierge, ces jambes démesurées encore allongées par ces

jaquettes de collégien, avec ces grands bras qui traversent toutes les foules, ces larges estomacs qui engloutissent tous les vivres, les Anglais lâchés sur Paris ont l'air de faire une descente de barbares dans un pays conquis. Il est impossible d'avoir un plus parfait mépris pour les naturels du pays dans lequel ils se trouvent. On ne peut pas dire, quand ils se mettent à l'aise, qu'ils font comme chez eux; au contraire, jamais ils ne feraient tout cela chez eux... Un Anglais est à lui tout seul l'Angleterre; il porte sa nation en lui, avec lui, sur lui; il n'a pas besoin d'être plusieurs. Il est chez lui partout; l'atmosphère est son royaume et l'air ambiant sa propriété... C'est une fonction dans le monde que d'être Anglais et qui n'a pas même besoin d'habit, l'air Anglais suffit. »

Voilà pour les Anglais... et voici maintenant les Anglaises... J'aurais dû, selon les règles de la courtoisie, les faire passer les premières, mais je les ai gardées pour la bonne bouche. Elles sont exquises, en effet, les Anglaises de M. John Lemoinne.

« Les femmes aussi, quand Paris n'a pas encore fait sur elles l'effet du Jardin d'acclimatation, les femmes ont l'air d'appartenir à une autre espèce;

on les reconnaît à des travestissements incroyables; des chapeaux ornés de jardins potagers, des casaques à couleurs éclatantes, des crinolines impossibles, des cachemires français, ainsi appelés parce qu'on n'en voit que sur des Anglaises. Il n'y a qu'elles pour porter des chapeaux de paille au mois de janvier et des fourrures au mois de juillet. Regardez-les arpenter les boulevards et emboîter le pas comme des cent-gardes! Et quels pas! Quelles fermes assises! Quelle grande architecture! »

Ces Anglais et ces Anglaises, si joliment esquissés par M. John Lemoinne, ils étaient là, sous mes yeux, en chair et en os... mais surtout en os.

Or, ces jours derniers, je me suis encore heurté à une de ces formidables trombes anglaises; cette fois, c'était au Louvre. Je venais d'arriver. Je n'avais pas encore atteint l'extrémité de la galerie des antiquités égyptiennes, quand j'entends ce même grand fracas que j'avais pris, à Versailles, pour le grondement de la foudre ou le roulement du canon. Cette fois je ne m'y trompai pas. J'attendis de pied ferme. La fantaisie m'était venue soudainement de me mêler à cette colonne d'invasion et de l'escorter dans sa marche à travers les galeries du Louvre.

Le guide, un grand gaillard maigre et sec, à moustaches grises, massait stratégiquement son petit corps d'armée à l'extrémité de la galerie. Il voulait avoir tout son monde sous la main :

— Groupez-vous tous ensemble, leur disait-il. Groupez-vous !

Ils obéissaient. Ils se tenaient là, immobiles, silencieux, serrés les uns contre les autres. Quel peuple ! Comme il a le respect de l'autorité, le sentiment de la discipline ! Ils savent que ce guide doit, de dix heures du matin à six heures du soir, leur faire visiter la Madeleine, le Palais-Bourbon, le Panthéon, le Luxembourg, les Invalides, le Louvre, le Palais de Justice, les Halles centrales, la colonne Vendôme, l'Arc de l'Etoile, le Palais de l'Industrie, etc. Ils savent qu'ils ont quarante-cinq minutes pour le Louvre. Ils savent qu'il faut procéder, à la fois avec méthode et avec activité, pour visiter les galeries du Louvre, à fond, en quarante-cinq minutes. Ils savent que c'est la fonction spéciale de cet homme à moustaches grises d'entreprendre tous les jours, à la même heure, avec la même régularité et la même rapidité, cette même expédition. Qu'il commande ! ils obéiront ! Qu'il marche, ils le suivront ! Ils sont habitués à marcher derrière leur chef ! Bien

différents en cela des Français qui ont la rage de marcher devant!

Cependant le guide les a comptés du regard. Ils sont tous là.

En avant! En avant! La colonne s'ébranle! Nous nous ébranlons, car je me suis faufilé traîtreusement, moi Grec, parmi les Troyens! Nous marchons d'un bon pas qui s'accélère... s'accélère... et nous défilons en ordre serré devant Typhon, Isis, Osiris et Nephtys; devant les dieux à masques de bêtes et devant les taureaux à face d'homme, devant Phul, Bélésis, Theglath-Phalesar et Assaraddon.

Brusque temps d'arrêt. Le guide s'est arrêté devant deux pieds énormes, deux pieds monstrueux, deux pieds gigantesques... On voit que ce guide a l'habitude de s'arrêter tous les jours devant ces deux pieds. Il explique dans une phrase — évidemment toujours la même — que ces pieds appartiennent à un roi de la douzième ou de la treizième dynastie. Puis, en avant! en avant! Nous nous lançons de nouveau à travers les momies, les dieux persans et les inscriptions cunéiformes. Mais le guide, tout à coup, a jeté un cri de détresse. Il y a déjà des traînards! Ces traînards sont des traînardes, trois Anglaises qui sont

tombées en extase devant un fragment de la base de l'obélisque de Louqsor... quatre monstres qui, paraît-il, adorent le soleil levant.

— *March on! March on!* s'écrie le guide.

Et les trois Anglaises nous rejoignent, en quelques énormes enjambées, exécutées à l'aide de pieds non moins énormes, qui rappellent vaguement les pieds monumentaux de ce roi de la douzième ou de la treizième dynastie.

Nous montons quatre à quatre le grand escalier qui conduit à la colonnade et nous voilà tous massés à l'une des extrémités de la galerie.

— La colonnade! s'écrie le guide, œuvre de Perrault, architecte de Louis XIV.

Course rapide tout le long de la galerie, puis nous rentrons, quelque peu haletants, dans les appartements du Louvre. Là, un temps d'arrêt autour de ces vitrines qui contiennent d'anciens harnachements de chevaux. Puis, nouvelle halte dans la salle où se trouvent les tableaux de Courbet, et petit discours du guide. Ce petit discours est consacré non pas à Courbet peintre, mais à Courbet homme politique, à Courbet membre de la Commune. Je saisis vaguement les mots : « Colonne Vendôme... Deux ans de prison... » Et la fin du discours est ce même cri qui est tou-

jours le signal du départ : « *Aoh! Aoh! Aoh!* » Je commence à le connaître, ce cri, et, dès que je l'entends, je me lance en avant, résolument, tête baissée, avec mes camarades.

Cette fois c'est une course folle... on ne regarde rien, absolument rien. Nous traversons les salles de dessin, le musée Campana, les galeries des monuments historiques, les salles des dieux, etc. On dirait qu'un grand danger nous menace, que nous sommes poursuivis, que nous nous hâtons pour ne pas tomber dans les mains de l'ennemi qui nous pourchasse. Je sens, d'ailleurs, une certaine excitation. Dans tout exercice violent fait en commun, on ne peut échapper à une sorte d'émulation et de griserie. Une ambition me travaille. Je voudrais réussir à marcher du même pas qu'une Anglaise, blonde, maigre, de taille démesurée, qui procède par enjambées gigantesques. J'y arrive, mais non sans peine et au prix d'un effort soutenu. Une seule chose me manque pour être parfaitement heureux... un clairon de chasseurs à pied marchant en tête de la colonne et sonnant la charge.

Cependant nous voici dans les galeries de l'École française. Là notre guide s'arrête. Il sait qu'il y a une limite aux forces humaines. Il a,

d'ailleurs, dans cette salle, un tableau de prédilection, et ses goûts sont classiques... car c'est le *Sommeil d'Endymion,* par Girodet. Nous sommes tous suspendus à ses lèvres.

— C'est Endymion, nous dit-il, couché sur une peau de tigre à l'ombre d'un platane. L'Amour, sous la figure de Zéphyre, écarte les branches du platane, et les rayons de la lune viennent se poser sur les lèvres du jeune chasseur. Voyez, voyez surtout cet effet de lune.

Et le cri du départ. Nous voici dans la galerie des vases anciens. Mais au momeut où nous sommes dans tout notre train, le guide s'arrête brusquement et se met à frapper le parquet avec sa canne. Et il se penche... et il regarde le parquet. Et nous nous penchons tous... et nous le regardons tous, le parquet. Au premier abord il n'a rien d'extraordinaire, ce parquet... c'est un parquet; mais bientôt tout s'explique.

C'est là que sont établies les conduites d'eau du Louvre, et le guide fait une petite conférence sur les précautions prises pour garantir contre l'incendie les chefs-d'œuvre amoncelés dans ces galeries.

Nouveau coup de canne sur le parquet : « Regardez ! » s'écrie le guide, et, avec sa canne, par

une fenêtre ouverte, il nous montre le pont des Arts et la place de l'Institut.

— C'est là, dit-il, que siège l'Académie française fondée par Richelieu.

Et le petit cri... Et en route! Mais le guide a regardé l'heure à sa montre; il presse encore le pas. Nous sommes en retard. Nous arrivons comme la foudre dans le salon carré français, et notre brusque invasion amène une effroyable catastrophe.

Une très gentille blondinette perchée sur un grand tabouret était en train de copier le portrait de Pie VII par David, sous la surveillance de sa mère, une grosse dame qui tricotait assise sur une chaise. Mon Anglaise aux pas gigantesques heurte le chevalet sur lequel reposait la copie de la blondinette. La pauvre enfant se penche en avant pour rattraper son tableau qui chancelait. Elle tombe, entraînant avec elle le chevalet, la boîte à couleurs, Pie VII et le grand tabouret. La mère se met à jeter des cris déchirants :

— Gabrielle! Gabrielle!

Par bonheur, personne n'a de mal, ni Gabrielle, ni le pape, ni la robe de Gabrielle; car, après avoir tremblé pour sa fille et tremblé pour Pie VII, cette pauvre mère avait tremblé pour la

robe de sa fille qui était tombée, du haut de son tabouret, sa palette à la main. Rassurée sur tous les points, la dame tourna sa colère contre nous :

— Oh! ces Anglais! ces Anglais! J'écrirai au ministre pour me plaindre.

— Puisqu'il n'y a pas de mal, maman, puisqu'il n'y a pas de mal.

Les Anglais paraissaient vivement intéressés par cet épisode dramatique. C'était un incident de voyage.

Une jeune Anglaise prenait des notes sur son calepin. Ce retard mettait le guide au désespoir. Il était allé se planter devant le *Radeau de la Méduse,* et, pour rassembler son troupeau dispersé, il criait à tue-tête :

— *The Raft of the Meduse, by Djerico.*

Et sa voix montait, montait toujours :

— *The Raft of the Meduse, by Djerico!... by Djerico!! by Djerico!!!*

L'ordre à la fin se rétablit et la petite armée vint se replacer, docile et obéissante, sous le commandement de son chef, qui lui adressa, à propos du tableau de Géricault, une courte harangue; elle se termina par cette phrase :

— Ce tableau a été payé seulement six mille francs.

— Seulement six mille francs! Un si grand tableau! s'écria un voyageur.

Et rapidement, avec une dextérité de commis de magasin qui aune du calicot, il se mit à mesurer avec son parapluie la largeur du tableau de Géricault; puis il dit à sa femme et à ses deux filles qui avaient suivi l'opération avec beaucoup d'intérêt :

— *Rather more than nine.*

Le Radeau de la Méduse qui n'avait coûté que six mille francs avait *un peu plus de neuf parapluies*. Cet ingénieux touriste était évidemment un homme pratique, habitué à tout ramener à des chiffres, et, le soir, à l'hôtel, il a dû faire ce calcul que chaque tranche du tableau, représentée par la longueur de son parapluie, avait été payée par le gouvernement français 666 francs 66 centimes.

Le guide voit que la discipline est rétablie dans son armée : « *Aoh! Aoh! Aoh!* » Et nous volons sur ses traces. Entourée de trois ou quatre vieilles dames qui partageaient son indignation, la mère de la blondinette nous jette encore une fois cette menace :

— Oui, j'écrirai au ministre!

Nous étions déjà loin! nous ne marchions plus, nous courions. Il s'agissait de rattraper le temps

perdu. Nous ne faisons qu'une bouchée de la galerie d'Apollon, dévorée sans qu'aucun de nous ait seulement le temps de lever la tête pour regarder le plafond de Delacroix. Et brusquement, en colonne serrée, nous débouchons dans le salon carré, par une brusque conversion à droite fort bien exécutée; nous commencions à prendre l'habitude des manœuvres militaires.

Notre seule apparition sème le désordre et l'épouvante parmi les quinze ou vingt jeunes et vieilles personnes qui étaient en train d'abattre à tour de bras des Léonard de Vinci, des Corrège et des Raphael. Elles sautent en bas de leurs tabourets et, se couvrant de leurs palettes comme de boucliers, elles se préparent à défendre contre cette avalanche l'équilibre de ces chevalets où reposent tant de chefs-d'œuvre qui ne sont plus des chefs-d'œuvre.

Nous passons devant l'*Antiope* du Corrège, et nous nous engloutissons d'un seul coup dans la petite salle Duchâtel.

— *The Sphinx by Ingres! The Spring by the same!*

Le guide ne jette que ces deux cris, comme un conducteur d'omnibus qui annonce à ses voyageurs : « *Les Halles centrales! La rue Montor-*

gueil! » Nous nous sommes amoncelés autour de lui dans cette salle étroite; mais, sans nous accorder un quart de minute pour admirer le *Sphinx* et *la Source,* il fait volte-face, et, tête basse, jouant furieusement des coudes, il s'ouvre au milieu de nous un passage victorieux, en criant :

— *We go back! We go back!*

Nous avons compris; tous mécaniquement nous pivotons sur place et nous nous précipitons dans le salon carré, autour duquel nous commençons à décrire un cercle rapide. Nous brûlons les Rembrandt, les Titien, les Véronèse, les Metzu, les Murillo, etc. Notre guide, lancé à toute vapeur, paraît bien résolu à ne plus s'arrêter devant aucun obstacle. Mais tout d'un coup, un grand cri s'élève :

— *Charles the first! Charles the first!*

Le guide évidemment espérait qu'ils ne reconnaîtraient pas leur roi, mais ils l'ont reconnu! Et les voilà tous, immobiles, le nez en l'air, devant le tableau de Van Dyck.

Emporté par son violent mouvement de projection, le guide est seul à dix mètres de là. Il se retourne, se voit abandonné, s'arrête et se rend compte de la situation. Il comprend qu'il ne s'en tirera pas sans un petit discours, revient sur ses

pas, et, d'un ton exaspéré, avec une volubilité extraordinaire, prononce une courte harangue dont voici la fidèle traduction :

— « Portrait de Charles Ier, roi d'Angleterre, par Van Dyck, peintre flamand, élève préféré de Rubens. Van Dyck vécut longtemps en Angleterre, y prit femme et fut créé chevalier par le roi Charles Ier. Il en fit ce portrait dont la composition rappelle Vélasquez, et qui fut payé vingquatre mille livres par Mme du Barry, célèbre favorite du roi de France Louis XV. »

Et par là-dessus, immédiatement, plus aigu et plus impérieux que jamais, le petit cri qui était toujours le signal du départ. Nous nous élançons hors du salon carré, et devant nous, s'ouvre béante l'immense galerie qui réunit le Louvre à ce qui était autrefois les Tuileries. Un véritable champ de course, une piste merveilleuse, toute droite, sans le moindre accident de terrain. Alors c'est du vertige! Une sorte d'émulation stupide s'empare de nous... on s'excite, on s'anime à marcher ainsi de compagnie. Le même mouvement nous porte tous en avant. Une demi-douzaine de cors de chasse sonnant des fanfares, voilà ce qu'il nous faudrait! Répété par les échos, le bruit de nos pas fait de toutes parts retentir les

voûtes de ces hautes galeries. Plus vite! Plus vite! Toujours plus vite à travers les Rubens et les Salvator Rosa! Pourrons-nous nous arrêter? Il me semble que nous sommes menacés d'aller tous, à la suite de ce guide enragé, nous aplatir et nous briser, au bout de la galerie, contre ce grand mur sans porte. Tel un train de chemin de fer va s'enfoncer dans la muraille et s'éparpiller en miettes, sur les quais, lorsque le mécanicien n'a pas su renverser à temps la vapeur.

Mais tout d'un coup un des Anglais, brandissant avec énergie son parapluie au-dessus de nos têtes, s'écrie :

— Le balcon! le balcon! il a oublié le balcon!

En effet, dans l'élan terrible de notre course, nous avons déjà dépassé d'une vingtaine de pas une fenêtre toute grande ouverte sur un balcon. Cet Anglais, évidemment, n'en est pas à sa première tournée. Il connaît la marche. Il sait qu'il a droit à un balcon, et, chef d'un petit groupe de touristes, il dit à ses compagnons :

— Attendez! Attendez! Il faut qu'il nous montre le balcon!

Le malheureux guide est encore une fois obligé de se rendre. Il nous conduit sur le balcon. Cet Anglais avait raison. Il eût été regrettable de pas-

ser sans s'y arrêter à côté d'un tel spectacle. Ce balcon était placé au-dessus du guichet qui conduit les piétons de la place du Carrousel au pont des Saints-Pères, et de là on voyait bien des choses.

Le regard était saisi tout d'abord par les ruines déchiquetées du palais des Tuileries; sur les crêtes des murs on voyait s'agiter les démolisseurs, qui, à grands coups de pioche, déracinaient ces pierres scellées, il y a plus de trois cents ans, par les ouvriers de Philippe Delorme; puis, les poussant du pied, ils les faisaient rouler dans cette cour, où, depuis la guerre et la Commune, l'herbe pousse librement entre les pavés. A travers et par-dessus les murailles éventrées du palais, on apercevait les grands arbres du jardin des Tuileries et des Champs-Élysées. Et, au loin, sous l'ardeur du soleil, dans une sorte de poussière d'or, resplendissait, au sommet de l'arc de l'Étoile, le groupe triomphal de Falguière.

Devant ces ruines des Tuileries s'étalaient les lèpres de la place du Carrousel, qui n'est plus qu'un amas de hideuses bâtisses. Nous verrons un de ces jours s'y installer quelque fête foraine avec le cirque des singes savants, les tréteaux du lutteur Marseille et la ménagerie Bidel. Alors ce

sera complet. Pour le moment il faut se contenter des baraquements de l'administration des postes, des baraquements du ministère des finances et des baraquements de la préfecture de la Seine, flanqués d'une jolie petite boutique de marchand de vins. J'allais oublier la masure où l'entrepreneur de la démolition des Tuileries vend, à prix débattu, les souvenirs historiques du vieux palais des rois de France. Déjà les marbres, ingénieusement transformés en presse-papier, ont été donnés en prime par le *Figaro*.

Après avoir un peu regardé tout cela, je m'avisai de regarder mes compagnons entassés autour de moi sur le balcon. Tous et toutes avaient les yeux braqués sur les ruines des Tuileries et se repaissaient avidement d'un spectacle qui les enchantait. La jeune fille au calepin prenait des notes; elle devait écrire sur son carnet :

« *31 juillet 1883, trois heures dix minutes, on démolit devant moi le palais des Tuileries.* »

Et j'entendis certe phrase :

— *Buckingham palace is not in this state!*

« Le palais de Buckingham n'est pas dans cet état-là. »

Je me retournai. Celui qui avait parlé de la sorte était un gros petit Anglais, un bon bourgeois

de la Cité, à mine écarlate et à favoris blancs. Ses yeux étaient agrandis par la curiosité; son visage pétillait de plaisir et de joie. Jamais cet Anglais n'avait dû être plus content d'être Anglais.

Je n'eus, moi, qu'à fermer les yeux pour revoir, au milieu du parc de Saint-James, ce palais de Buckingham qui n'a jamais été envahi, jamais pillé, jamais incendié; ce palais qui a paisiblement abrité les quarante-cinq années du règne de la reine Victoria. Nous avons eu, nous autres, pendant ce temps, une demi-douzaine de révolutions, toutes plus glorieuses, d'ailleurs, les unes que les autres.

Et je m'aperçus tout d'un coup que j'étais seul sur ce balcon. Mes Anglais étaient partis. Ils avaient repris leur course furieuse. Je n'eus pas la pensée de les suivre. Je ne me sentais plus d'humeur à les regarder avec ironie. Ils ne me semblaient plus ridicules.





merveille! fit la Reine dont le front s'était assombri; nous vous avons vu passer avec votre caravane. Mais vous avez forfait à la règle tacitement consentie qui nous interdit de donner à nos récits une couleur politique.

— Oh! Madame, il y en avait si peu!

— C'est encore trop. Et, pour montrer avec quelle équité je tiens le sceptre, je donne la parole à M. Léon Cladel qui est très capable de vous rendre la monnaie de votre pièce.

— Je rendrai bien la pièce tout entière, dit le fils de Montauban-tu-ne-le-sauras-pas.

— Juste retour des choses d'ici-bas! fit Ernest d'Hervilly.

— C'est encore une promenade, poursuivit Léon Cladel, mais au lieu d'aller de long en large, elle ira de haut en bas.

— Une promenade dans un atelier?

— Dans un terrible atelier. Voici comment j'ai connu Vyr le Porion dans les mines de Warrocqué, où j'avais fait le projet des descendre avec un de mes amis.

VYR LE PORION



IEN n'avait pu nous dissuader de ce dessein ; aussi le lendemain, vers midi, mon camarade et moi, coiffés d'épais chapeaux de cuir bouilli, revêtus de bourgerons de laine bleue et munis chacun d'une lampe Davy, nous nous approchions très émus et nous efforçant de ne point le paraître, de cette fosse profonde de six à sept cents mètres, quand M. de la Tour-Réal, ingénieur des mines belges et l'un des petits-neveux de l'amiral de ce nom, que la révocation de l'édit de Nantes avait contraint à se réfugier aux Pays-Bas, qui lui furent une nou-

velle patrie, répondit enfin à la muette interrogation de nos yeux :

— Il n'y a rien d'étonnant à cela ! Si les braves gens que, depuis près de trente ans, je dirige ici de mon mieux sont toujours accroupis au coin des rues de leur hameau, c'est qu'ils ont contracté cette habitude dans les couloirs souterrains trop bas pour leur permettre de s'y tenir debout, et si la plupart d'entre eux ont l'haleine courte et le ventre ballonné, sont invalides avant d'avoir atteint la cinquantaine, c'est que la houille, après avoir corrodé lentement leurs viscères, les a rendus tels quels. Oh ! c'est un dur métier que celui des houilleurs ! Aussitôt que nous serons dans cet enfer dont voici les portes, vous les verrez à l'œuvre, ces véritables démons !

S'interrompant, il nous indiqua, presque sous nos regards et parmi les haldes de la mine, un trou béant et noir au-dessus duquel se mouvaient les grands bras d'acier d'une machine motrice. En silence, nous suivîmes notre conducteur et posâmes après lui les pieds sur l'un des paliers d'une waroquière, échelle mobile formée de deux fortes tiges parallèles, dont l'une s'élevait et l'autre s'abaissait en l'un de ces mille gouffres où l'on extrait des entrailles de la terre ce minéral qui ré-

pand au-dessus d'elle tant de chaleur et de lumière, aliment aujourd'hui complètement indispensable à la vie des nations occidentales.

— Stop!...

Aussitôt, l'appareil mécanique cessa de fonctionner, et nous demeurâmes suspendus un moment au-dessus d'un puisard en les eaux mortes duquel se réfléchissaient des feux électriques. Enfin, ayant touché le fond de l'abîme où, pendant la descente, j'avais, en proie au vertige, cru dégringoler à chaque oscillation du *fahr-kunst,* nous poussâmes un soupir de soulagement dès que nous eûmes franchi certaine petite salle appelée chambre d'accrochage, à laquelle une arcade cintrée donnait ouverture sur le puits et dans laquelle étaient accumulés des sacs, des corbillons, des chariots emplis de matières, et nous nous enfonçâmes bravement en une longue galerie boisée, et de loin en loin murailléе, qui s'étendait jusqu'au cœur de la houillère. Une fois là, nous entrevîmes quelques ombres furtives et perçûmes un ronflement formidable produit par l'énorme ventilateur installé tout là-haut, au bord de l'orifice, et par de puissantes pompes pneumatiques. En dépit de la masse d'air frais envoyée sans cesse à travers les réseaux de ces cavernes artifi-

cielles, nous suffoquions en une température de 30 à 35 degrés.

— Ici, ce n'est rien, dit notre guide, c'est là-bas que ça chauffe ; un peu de courage, messieurs, allons-y...

Courbés afin de ne pas nous cogner le crâne à la voûte des ruelles que nous parcourions fort péniblement, éclairés tant bien que mal par nos lampettes à treillis et à tubes de cristal, nous atteignîmes le point désigné, vaste carrière soutenue par de noirs piliers où, blanches, étincelaient des paillettes de quartz ou de mica, traversée par des railways et de chaque côté de laquelle, armés de leurs pointerolles, des pionniers attaquaient des massifs de charbon. Nous avions ramassé divers fragments de ce combustible fossile et l'ingénieur nous y montrait des empreintes de végétaux et d'excréments pétrifiés, lorsqu'à ma droite, et tout près de moi, je distinguai l'un de ces ouvriers souterrains. A demi couché sur le flanc gauche au pied d'un bloc en plan incliné qui, creusé profondément en dessous, n'adhérait plus au sol, il travaillait « à col tordu ». De lourdes buées émanaient de son corps nu jusqu'à la ceinture, et la sueur traçait sur sa poitrine et ses épaules enduites de poussières brunâtres et mates un lacis

de rigoles qui luisaient telles que des bandelettes en cuir verni. Les rais de sa lampe, à côté de lui posée, illuminaient une partie de sa face, et je constatai, l'ayant examiné pendant quatre ou cinq minutes, que ses yeux étaient protégés par des lunettes flanquées d'une toile métallique à mailles très ténues et très serrées. Souvent il geignait, toussait un peu sans interrompre sa besogne, et parfois il lançait autour de lui des jets de salive olivâtres. Il m'avait enfin remarqué, ses joues se plissèrent, un sourire indéchiffrable errait sur ses lèvres, lorsqu'un coude heurta précipitamment le mien, et je détournai la tête au moment même où des mains s'accrochaient à mon bourgeron. « Hé, quoi?... » M. de la Tour-Réal, l'œil inquiet et l'air confidentiel, m'obligea, sans prononcer un mot, à reculer, et dès qu'il nous eût entraînés, mon compagnon et moi, vers un banc siliceux à vingt ou trente pas du mineur, il nous parla bas à l'oreille à peu près ainsi :

— Pardonnez-moi si je me suis permis de vous éloigner assez brusquement de ce filon, on n'y est pas en sécurité! bon an mal an nous perdons là de quinze à vingt tâcherons.

— Et comment ça?

— Des éboulements.

— Serait-il impossible de les prévenir?

— On ne saurait les éviter qu'en abandonnant l'exploitation de cette couche, et c'est la plus riche du bassin.

— Il faut donc sacrifier ici la vie de beaucoup d'hommes à la propriété de quelques-uns?

— Et le moyen qu'il en soit autrement?

— Hier, nous en causions encore, et vous n'avez sans doute pas oublié ce que je pense à cet égard.

— Utopie! Il y a là des intérêts presque inconciliables, et le problème est peut-être insoluble. Exproprier les possesseurs serait les léser, et les laisser détenteurs du sol, le *statu quo* persiste au détriment des manouvriers. Ou l'élite cédera tout au plus grand nombre, ou celui-ci sera constamment foulé: pas de milieu!

Nous nous taisions, songeant tous les trois à ces questions ardues qui sollicitent aujourd'hui l'humanité tout entière; une sorte de canonnade retentissant au loin et répercutée par mille échos nous secoua.

— Qu'est-ce? interrogea mon ami; quelque accident?

— Un simple coup de mine; calmez-vous, messieurs.

Soudain, tout rentra dans le silence, et, de nouveau, les grincements des massettes et des rivelaines parvinrent jusqu'à nous.

— Ainsi, repris-je, harcelé par les idées que m'avaient suggérées les appréhensions de notre pilote, il ne serait pas très surprenant qu'une chute de terres, si bien étançonnées soient-elles, eût lieu là-bas, en face, dans ce moment-ci?...

— Non, certes.

— ... Et que devant nous périssent divers travailleurs, surtout celui qui occupe la place si dangereuse de laquelle vous nous avez écartés prudemment.

— Il est en effet le plus exposé de tous, ce Français.

— Hé quoi! mon compatriote?

— Et doublement, puisqu'il est né sur les bords du Lot, en votre Quercy.

— Comment diable a-t-il ricoché de mon pays et du sien en plein Borinage, à Hornu?

— Je suis à même de vous en instruire, pour peu que vous y teniez.

— Oh! nous vous en prions.

— Eh bien, voici:

« Lorsque sa mère mourut de la variole qui sévissait en ce temps-là dans le Midi de la France,

où la plupart des campagnards ne sont pas encore vaccinés aujourd'hui, son père, employé dans les fosses de l'Aveyron, avait sous sa surveillance des bêtes de trait qui y mouvaient tour à tour les baritels ou warques, sortes de treuils ou tambours en bois, datant du moyen âge au moins, sur lesquels s'enroulait un câble rond en chanvre, semblable à ceux des navires à voiles. Un seul cheval, les yeux bandés d'un tampon de cuir, tournait ces antiques instruments d'extraction à la manière d'un manège de maraîcher, et les bennes étaient enlevées une à une du fond et basculées sur les margelles du puits. En 1848, on renonça pour toujours à ces engins primitifs qui furent remplacés par des machines à vapeur. Alors, ses fonctions ayant été supprimées avec la vieille mécanique qui jusque-là les avait nécessitées, il fut chargé, ce chétif mercenaire, d'enflammer chaque soir les gaz dans la mine et d'en provoquer l'explosion afin que les chantiers fussent accessibles le lendemain matin, car, à cette époque, on ne se servait pas encore chez nous de la lampe Davy, ni de celle de Stephenson, infaillibles indicateurs adoptés déjà par les Anglais. Or, roulé dans un sac de cuir, la figure protégée par un masque en ivoire, la tête encapuchonnée d'une cagoule analo-

gue à celle des moines, celui qu'on appelait « pénitent » à cause du costume dont il était revêtu, rampait sur le sol, élevant le plus possible une perche, au bout de laquelle flambait une torche de résine destinée à allumer le grisou qui, plus léger que l'air, se condense au sommet des galeries. A ce métier, on ne vieillissait guère, et la charge était souvent vacante. Un jour, le dernier titulaire partit et, de même que ses prédécesseurs, ne revint point. Tué sur place, au champ d'honneur, selon l'expression consacrée, il fut, ce pénitent, ce canonnier, cet homme du feu, *fireman,* ainsi qu'ils disent en Angleterre, retrouvé carbonisé, réduit à rien sous un amas de grès, de schiste, de granits, de calcaires, de porphyres et de poudingues qui s'étaient jadis engloutis dans quelque terrain neptunien avec la tourbière sur laquelle un déluge d'eaux déchaînées les avait précipités, et qu'un ciment argileux ou ferrugineux avait éternellement soudés. Orphelin, l'unique fils de cette victime des flammes terraquées fut recueilli par un de ses oncles, lequel, à la suite des journées de juin, où les prolétaires avaient succombé, tant à Paris que dans les départements, s'était réfugié en Brabant où, depuis lors, il trimait au fond d'une verrerie. En dépit de

tous conseils, le neveu du proscrit, qui s'était lié, dès son arrivée en Belgique, avec quelques adolescents de son âge, houilleurs déjà, comme leurs proches, se laissa embaucher à leur instigation, les accompagna sous terre, et c'est là qu'il apprit d'eux le peu que leur avaient enseigné les magisters des écoles primaires. Simple et doux, sensible autant que patient, on l'aimait à qui mieux mieux; aussi ne fut-ce qu'un cri quand il reçut ce qu'on nomme ici le baptême du charbon. Avec de nombreux terrassiers, il étayait de boisages le toit de quelque chemin couvert. Une secousse a lieu, des blocs de roches isolés, des *cloches*, des *culs de chaudron* se détachent brusquement des parois, et tout à coup des craquements retentissent, tout cède à la pression énorme du terrain, un pilier s'abat, tout s'effondre. Ensevelis sous un amas de déblais, les travailleurs terrifiés voient se former une voûte au-dessus de leurs fronts, qui bientôt les étreint de toutes parts; et les voilà plongés dans d'affreuses ténèbres humides où pullulent des rats et des chauves-souris. Ils appellent, ils crient, on les entend, on accourt, on délibère. Il faut foncer un puits et rejoindre, par une voie horizontale, le point où gisent les prisonniers. Huit à dix jours furent nécessaires à cette

tentative de salut. Tous ceux que l'éboulis n'avait pas écrasés écoutent les coups précipités des pics de leurs frères se dévouant à leur salut. Hélas! à chaque instant les travaux de sauvetage sont interrompus par de nouveaux éboulements, et le désespoir gagne le cœur des plus fermes emmurés. Ils ont dévoré leurs chandelles, ainsi que leurs courroies, et l'asphyxie achève ceux que la faim a débilités. Soudain des voix résonnent qui les raniment. Une sonde a percé l'obstacle, on communique avec eux, on les interroge à l'envi: « Que désirez-vous d'abord? — Avant tout, de la lumière! » On leur envoie de l'air, des lampes, du bouillon par un tube de fer-blanc engagé dans un trou de sonde, et le fils du Pénitent des mines de l'Aveyron répond aux libérateurs par ces mots laconiques et stupéfiants qu'il a pu tracer avec un crayon sur un pan déchiré de sa chemise: « Ici, nous sommes trois qui vivons encore; honneur et respect à la Compagnie! » Alors, ingénieurs, puisatiers, houilleurs, piqueurs et rouleurs, tout le monde pleure en répétant cette naïveté sublime, et bientôt ils poursuivent tous avec ardeur l'œuvre de délivrance. Enfin, les derniers coups de pioche sont donnés; une brèche bâille au milieu de ce monceau de décombres, et les enterrés revoient

la lumière!... Oh! je conçois votre étonnement. A cette époque, ils ne se révoltaient jamais, ces salariés, contre le monopole des Sociétés, si rigoureuses qu'en fussent les exigences, et dont l'autorité, qu'ils considéraient comme tutélaire, ne leur prêtait qu'un médiocre appui...

Le narrateur s'arrêta, car le vacarme d'un chien de mine, espèce de wagonnet chargé de matières minérales, traîné par deux chevaux en arbalète, poussé par une vieille et deux marmots, lui couvrait la voix en cahotant sur des rails mal fixés à terre.

Un des animaux, qui glissait, s'agenouilla tout à coup, et la caisse roulante lui meurtrit la croupe. On le fouetta; ne pouvant se relever, il hennit de douleur, tout écorché, les quatre fers en l'air...

— Holà! la mère, et vous autres, blancs-becs, ce n'est pas ainsi qu'on pratique! Attendez un peu, me voici! s'écria le porion dont on nous racontait l'histoire, en se hâtant vers la bête renversée; il est mon ami, ce Borain, et presque mon pays, puisqu'il est Wallon et non pas Flamand. Ah! ne le frappez pas! Il me souvient de cette soirée d'hiver où j'aidais à le boucler là-haut; on le descendit ici; depuis lors, il n'a pas revu le ciel

et ne le reverra plus, car on ne remonte jamais ses pareils! Oh! doucement!

Tout en parlant de la sorte, il s'était approché du cheval; l'ayant redressé prestement, il lui caressait l'encolure, et, quand ce quadrupède couronné, déchiré, saignant, fut sur le point de repartir, il l'embrassa de toutes ses forces et lui baisa les naseaux.

— Hé! demandai-je attendri, comment se nomme ce brave-là?

— Vyr.

— Hein?

— Angélus Vyr.

— Hé bien! c'est un homme!

Et je lui tendis la main; assez surpris, il la serrait cordialement entre les siennes, une double larme perla dans ses yeux d'acier et coula lentement sur son maigre visage aquilin, barbouillé de houille, où tranchait une moustache grise presque blanche, recouvrant deux lèvres un peu charnues sous lesquelles étincelait l'émail de ses dents d'ivoire.

— Il y a, poursuivit M. le comte de la Tour-Réal, une trentaine d'années qu'il se tue ici. Les épreuves auxquelles sont condamnés tous ses semblables ne sont rien auprès des siennes; ayant

plus souffert que quiconque, il a survécu néanmoins à tous ses maux sans jamais marchander sa vie alors qu'il s'agissait de sauver celle de l'un de ses compagnons. On connaît en Hainaut et jusque dans ses moindres détails la dernière catastrophe de Rive-de-Gier, mais peut-être ignore-t-on chez vous l'intensité du désastre qui frappa naguère notre pays. A l'endroit même où nous sommes, une explosion de grisou, due à l'imprudence d'un novice qui, pour allumer sa pipe, avait ouvert sa lanterne, nous coûta nos meilleurs forçats. Interrogez les vétérans. Aucun n'avait jamais ouï semblable fracas. Supposez une batterie de canons mitraillant à bout portant une armée que le tonnerre en même temps foudroie, et vous aurez à peine une idée de ce monstrueux tintamarre. On releva 175 cadavres absolument rôtis et racornis, à ce point défigurés que nul ne put être reconnu par les familles assiégeant la bouche du puits. Seuls, huit ouvriers sur deux cents échappèrent à cette tempête de feu. Moins de trois semaines après, une plus épouvantable calamité nous consterna. Midi sonnait, tous nos houilleurs, ayant déjeuné, reprenaient leurs outils. Soudain, des serrements en bois et des batardeaux se rompent, et le liquide, accumulé dans de vieilles excava-

tions, anciennes tailles datant quelques-unes de plusieurs siècles, se précipite de toutes parts. A l'irruption de ces ondes souterraines s'ajoutent toutes les cataractes d'un torrent débordé. Les rivières du bassin, enflées par des pluies diluviennes, avaient atteint un niveau dépassant celui des plus grandes inondations. Une trombe, en outre, avait crevé sur l'affleurement d'une houillère, et toutes ces eaux de la terre et du ciel, confondues, se ruent avec un grondement infernal dans le dédale des chantiers. Éperdus devant ce fleuve, ou plutôt cette mer en furie, qui se gonfle à vue d'œil, les mineurs n'essayent même pas d'avoir recours aux pompes d'épuisement et se dispersent, talonnés par les flots qui montent, montent sans cesse. Un signal d'alarme avait averti les gens du dehors. On consulte les plans de la mine qui donnent les projections horizontale et verticale des travaux; ensuite on tente le possible, et l'impossible aussi. J'étais là, dirigeant les sauveteurs, et Vyr, lui, dedans, s'évertuait à ravigourir ses camarades. Un vieux boiseur, imbu des superstitions locales, en voyant couler le sang de la veine, avait crié : « Nous sommes perdus, et, pour nous, tout est fini; la terre se venge parce qu'on lui a coupé une artère. » Angélus

s'efforce à conjurer les effets de la panique. Il calmait les plus effarés et stimulait ceux qui avaient gardé leur sang-froid. Oui, mais voici que les lampes s'éteignent et que de nouvelles avalanches liquides, soulevant la croûte du sol, s'abattent dans les galeries submergées. En moins d'un quart d'heure les ravages du fléau s'étendent partout. Hommes et chevaux flottent pêle-mêle inanimés sur cet étang où convergent les affluents de mille canaux. A la lueur vacillante des lampes qui éclairent encore un peu, l'intrépide à qui vous avez serré la main tout à l'heure, plonge dans le lac bouillonnant, en arrache une femme et deux enfants qui s'y noyaient. Il allait s'y jeter de nouveau pour en retirer d'autres victimes qui l'imploraient avec des cris déchirants; on le retient, on l'entraîne, on l'emporte. Au moins cinq cents êtres humains ont déjà sombré. Ceux qui restent, aveuglés, marchent à tâtons et l'eau les gagne. Encore quelques minutes et tous auront péri. Mais celui qui veille au salut commun, et que rien n'effraye, a découvert une *fendue,* une *descenderie* dont les pentes s'exhaussent à mesure qu'on y grimpe. Il encourage, il exhorte, il ranime le petit troupeau d'affolés qu'il conduit. Tous, à la queue leu-leu, le suivent en une sorte de cul-de-

sac où, pendant les treize mortelles journées qu'ils y croupirent entassés, l'eau n'arriva point. Outre la faim et la soif, ils furent soumis à toutes les affres de la peur en présence d'un péril inattendu. Le fond de la retraite en laquelle ils avaient dû se réfugier était formé par des *corrois,* barrages en argile élevés là pour contenir un incendie souterrain qui brûlait tout à côté depuis plus de vingt ans. A travers les fissures de la glaise durcie et quasi-vitrifiée, on apercevait les éclairs du brasier, et tellement intense était la chaleur que les plus robustes, n'y pouvant résister dévalaient l'escarpement afin de s'immerger. Un d'entre eux, ayant roulé sur la déclivité, se brisa le crâne en dégringolant et disparut en l'abîme. Ils eurent à lutter là, ces malheureux, contre les quatre éléments; autour d'eux, sur leurs fronts et sous leurs pieds, la terre menaçait de les écraser à chaque instant, l'eau de les engloutir, le feu de les consumer; enfin, l'air raréfié, corrompu, était tellement imprégné d'acide carbonique, que les allumettes dont étaient pourvus quelques-uns de ces martyrs ne prenaient point, et là où la flamme ne peut vivre, l'homme meurt. Onze sur trente-neuf respiraient encore quand, à l'aide de tarières et de trépans, on eut tracé parmi la roche ambiante une

galerie qui déboucha dans leur asile. Ils en sortirent à la tombée de la nuit, et, là-haut, à l'aspect du firmament étoilé, trois de ceux qui, sans défaillir, avaient lutté contre tant d'angoisses, devinrent subitement fous... Aux autres, que la joie n'avait pas trop ébranlés, on demanda quelles avaient été leurs pensées durant leur atroce agonie : « Une seule, répondit le plus héroïque d'entre eux, votre concitoyen; en attendant la mort, qui nous semblait inévitable à tous, nous nous entredisions que les sociétaires auraient peut-être la générosité de servir, quand nous ne serions plus là, une petite pension à nos épouses, à nos fils, à nos filles. » Il est aujourd'hui ce qu'il était hier, énergique et bon, ce vaillant-là! Seulement une certaine amertume se mêle à sa cordialité! Non, non, soupire-t-il parfois, ça ne durera pas toujours ainsi! » Je pense qu'il a raison, et m'est avis que le problème dont s'inquiète l'humanité sera fatalement résolu sous peu; puisse-t-il l'être à l'amiable et selon la justice; il en serait encore plus heureux que moi-même, Angélus Vyr; hé! mais, tenez, tenez, voici qu'il chante en besognant...

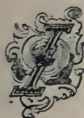
Tous les trois ensemble nous nous approchâmes du massif informe de charbon sous lequel

l'imperturbable porion était presque enseveli ; sa chanson ou plutôt sa plainte me transit le cœur, et ce vers, qui revenait souvent dans ces strophes gémissantes, m'est resté :

...Ma lampe est mon soleil et mes jours sont des nuits !...

En remontant, vers le jour, dans la berline accrochée à la chaîne d'une machine d'extraction qui nous enleva en un clin d'œil du fond de cette fosse, profonde de plus de six cents mètres, où nous étions descendus si lentement par les échelles mobiles de Warocqué, je l'entendais encore, ce chant à la fois désolé et résigné des mineurs ; et, quand mes yeux éblouis eurent revu le ciel, il me sembla qu'un immense sanglot, émanant d'en bas, s'exhalait des entrailles de ces éternels damnés, morts vivants que j'avais laissés en leur tombeau.





L y eut un long frisson dans l'auditoire suspendu aux lèvres du conteur.

— Je crois, dit Madame Castagnède, que si l'on songeait à ces choses-là, on n'aurait pas le courage de se chauffer.

— C'est un affreux monde que ce monde sans soleil, dit Céphise Ador avec des notes graves dans la voix ; il me rappelle les vers déchirants que le Maître écrivit sur les Caves de Lille :

Sous ces voûtes on souffre, et l'air semble un toxique;
L'aveugle en tâtonnant donne à boire au phtisique;
L'eau coule à longs ruisseaux;
Presque enfant à vingt ans, déjà vieillard à trente,
Le vivant chaque jour sent la mort pénétrante
S'infiltrer dans ses os.

— J'en serai malade cette nuit, dit madame de Cercy-Latour ; m'en voilà pour vingt-quatre heures d'écrasements et de terreurs...

La Marquise l'interrompit :

— Les poètes, dit-elle, ont le droit d'ouvrir les portes de l'Enfer; Virgile y a conduit Dante Alighieri. Seulement, Dante en revint si pâle qu'il faisait peur aux petits enfants, et les vieilles femmes effrayées le montraient du doigt en disant : Voilà celui qui revient de l'Enfer!

— Light! light! fit lady Helmsford qui se sentait oppressée; M. Léon Cladel a fait pis que Virgile.

— Rassurez-vous, Milady, dit un savant; les poètes sont sans mesure. Nous nous occupons de mettre ordre à cela avec la lumière électrique, que nous aurons demain chacun dans notre poche. Savez-vous que la lumière du soleil n'équivaut qu'à celle de douze mille bougies? Rien de plus aisé que d'avoir un foyer électrique d'une plus grande intensité. Les mineurs de l'avenir auront des soleils à faire honte au nôtre, surtout les jours de pluie. Et l'on descendra dans les mines, aux saisons mauvaises, pour y voir un peu de beau temps.

— Hélas! dit la Reine touchée de la bonne grâce de ce consolateur; Demain est quelquefois bien long à venir.

— *Vous n'avez qu'à ne pas l'attendre, fit Théodore de Banville. Il est des mines lumineuses où la houille est remplacée par des cristaux étincelants, un monde de diamants où la lumière ruisselle, éclate, rejaillit, allume des étoiles au plafond, sur les murs, sur le sol, le long des colonnes soutenant des nefs de cathédrales, aux pendentifs des voûtes transparentes, et chacun de ces soleils en produit mille! Cela se reflète, se réfracte, se polarise, et si j'étais savant le moins du monde, j'essayerais de vous donner une idée de ces éblouissements...*

— *Malheureusement, dit la Reine qui avait envie de le battre pour une modestie si bien placée, vous n'y entendez rien, et c'est fort heureux, car si vous aviez continué, nous en devenions aveugles. Mais n'est-ce pas un peu dans votre tête qu'on a creusé ces mines-là?*

— *Non, certainement, dit le savant en tendant la main au poète, c'est à Wielitzka, ville qui n'a rien de chimérique et où l'on va par le chemin de fer.*

— *J'en prends note, dit la Reine, pour y aller par un prochain rapide. Et puisque M. de Banville est entré dans le rond où l'on parle, il n'en sortira pas sans nous dire quelque chose.*

— *J'ose faire observer à votre gracieuse Majesté qu'on n'entend que moi! dit le poète; pourtant je ne*

ferai aucune rébellion à vos ordonnances. Il est doux d'obéir à des ordres qui sortent d'une bouche en fleur, et j'ai toujours regretté que nos ministres ne fussent pas de jolies femmes.

— Hé! hé! fit la marquise, vous vous donnez trop de soin; on ne sait jamais au juste par qui l'on est gouverné.

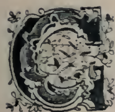
— Je vais donc, dit le nouveau législateur du Parnasse, — le vrai, celui-là, — vous dire une histoire dont l'héroïne est bien connue, ne fût-ce qu'à cause du nouveau chef-d'œuvre qu'elle nous a récemment donné.

— Ne voulez-vous pas parler, dit la reine Sapho, de Madame Antoinette Dorry?

— Précisément.

— Alors, je connais son chef-d'œuvre, une débauche de blanc et de rose, en nourrice depuis six semaines. On attend votre conte, poète!

ENFANTILLAGES

OMME on le sait, Mme Antoinette Dorry, qui n'a pas encore vingt-huit ans, s'est placée au premier rang parmi nos peintres; ses tableaux et ses aquarelles de fleurs lui sont achetés à des prix fous avant d'être achevés, et depuis longtemps déjà échappent à la tyrannie des marchands. Très pareille à la Violante du Titien par son épaisse chevelure fauve et par l'ampleur de sa beauté, à qui elle dut cette mauvaise fortune, Mlle Antoinette Hamme avait été mariée toute jeune à un vieillard insupportable et cacochyme. M. Dorry eut cependant

l'esprit de mourir, en lui laissant beaucoup d'argent, avant qu'elle eût atteint sa vingtième année, et certes la veuve très consolable n'aurait eu alors qu'à choisir dans le troupeau de ses adorateurs. Mais, tout à fait mise en défiance par la première expérience qu'elle avait faite, elle s'en tint là, et n'éprouva nulle envie de recommencer.

D'ailleurs, du vivant même de son mari, elle avait trouvé dans l'art l'oubli de ses misères et un aliment à toutes les flammes qui dévoraient sa pensée. Élève d'un des premiers maîtres de ce temps, Mlle Hamme avait fait de la peinture au hasard, sans trouver sa voie particulière ; mais emmenée par M. Dorry dans la magnifique propriété qu'il possédait à Meudon, et dont les jardins sont célèbres, elle y découvrit les fleurs, et trouva du premier coup la vocation de son génie.

Dans cette maison de campagne devenue, dès qu'elle fut seule, son habitation unique, Antoinette se mit à peindre en plein air, luttant d'un cœur extasié et plein d'amour avec les pourpres, les splendeurs, les chairs vivantes des décourageantes fleurs, et c'est ainsi, étreignant l'impossible, racontant l'inénarrable, fixant l'impression

fugitive, forçant la couleur stupéfaite à frémir et à chanter, qu'elle a acquis son merveilleux talent, dont la virtuosité ne ressemble à aucune autre. Ses roses et ses pivoines fières, sanglantes, caressantes, farouches, ont l'héroïsme des guerrières et des reines; ses pervenches sont un rêve mélancolique au bord des eaux courantes, et il suffit à ses lilas blancs de s'épanouir auprès d'une étoffe d'un bleu éteint et glacé d'argent pour raconter les féroces combats de la vie élégante. Elle a su peindre des violettes énamourées qui, contrairement au madrigal généralement admis, ne sont pas modestes, et des géraniums où sourit la gloire tranquille du rouge.

Ainsi, par un tel combat de chaque minute contre les invincibles colorations de la nature, elle a trouvé le moyen de remplir sa vie. On n'oserait affirmer à coup sûr qu'elle n'a pas aimé, et ce sont là des questions délicates; mais, en tout cas, l'amour a très peu tenu de place dans l'existence de cette grande artiste, bien moins curieuse de lire dans le cœur d'un homme que de savoir quel brasier incendié dans sa fraîcheur fait resplendir le cœur enflammé d'une rose.

Il y a deux ans à peu près, Antoinette reçut la visite du commandant Gérard de Seigne, qui, à

Decize, leur ville natale, avait été le meilleur ami de sa petite enfance.

— « Ma chère Antoinette, dit ce bon et brave soldat, je vais vous demander un très grand service. Je comptais rester à Paris, et j'y veillais sur Paul Morsa, le fils de la charmante sœur que j'ai perdue. Mais un ordre du ministre m'envoie en Afrique ; je ne sais combien de temps j'y resterai, et pendant ce temps-là, si vous ne me venez en aide, ce pauvre enfant sera prisonnier dans son lycée. Vous faites sortir votre neveu Eugène Thilliot ; j'ai pensé que vous pourriez faire sortir aussi le mien ; ainsi ils pourraient être amis et compagnons, et mon pauvre Paul ne passerait pas ses dimanches de soleil dans une geôle.

— Je n'ai rien à vous refuser, dit Antoinette, et la chose sera bien facile si Paul a le même caractère que mon cher enfant. Eugène est un petit archéologue qui, si Dieu lui prête vie, découvrira des Ninives et des trésors de Priam. Dès qu'il arrive ici, où je voudrais le voir jouer et courir, il va s'asseoir sous une tonnelle avec quelque grand livre à images, et dans cette maison pleine de servantes et de fillettes, il rougit et se cache, s'il en voit passer une. Il est lui-même une vraie fille.

— Ah! fit Gérard de Seigne, nous sommes bien loin de compte!

— Quoi! dit Mme Dorry, votre Paul serait-il un mauvais enfant?

— Non, dit Gérard, il est bon, généreux à donner sa chemise, ardent au travail, dévorant les livres et les histoires, et à treize ans qu'il a, je crois, Dieu me pardonne, qu'il sait déjà beaucoup de grec! Mais il est fort comme un homme de vingt ans, et sans le vouloir, il casse les bancs et les pupitres. Paul, dont l'avenir ne m'inquiète pas, sera un bon soldat, comme tous les hommes le sont dans notre famille, étrangère à toute mercerie; mais, en attendant, que faire du sang impétueux qui coule dans ses veines? Il a commencé à rendre la justice à la façon de Thésée et d'Hercule; mais, à son lycée, il a battu tant de grands que les petits ne sont plus jamais battus. Je ne vous réponds pas, ma chère Antoinette, qu'il ne cassera rien chez vous; mais mon neveu, qui sera mon unique héritier, est déjà très riche, et si vous daignez accueillir ma prière, il ne sera du moins pas pour vous une cause de ruine! »

Gérard voulait amener lui-même son neveu à Mme Dorry, mais il fut forcé de partir plus tôt qu'il ne l'avait pensé, et ce fut la grande artiste qui, le

dimanche suivant, alla chercher au lycée le jeune Morsa. Tout de suite, en la voyant, Paul fut dompté, enchanté, soumis; il voua une admiration sans bornes à Mme Dorry qui lui parut, comme elle l'était en effet, divinement bonne, et belle comme un ange; il prit l'habitude d'obéir à son regard et à son sourire, et tout de suite aussi, il éprouva une tendre amitié fraternelle pour Eugène Thiliot qui, faible, mince, d'une nature toute féminine, ne lui venait pas à l'épaule. Pendant de longues heures, Paul regardait peindre Mme Dorry, et silencieusement la contemplait, tandis qu'Eugène lisait ses grands livres; mais une fois qu'il était lâché dans les jardins, où il forçait son petit ami à courir et à s'essouffler, il saccageait les roses, jetait le trouble, et rien qu'en y touchant, brisait les râteaux et les bêches.

Antoinette comprit que, si on n'occupait pas son exubérance ailleurs, il n'y aurait bientôt plus de jardins; elle fit acheter des chevaux, et emmenant Eugène dans la campagne, Paul lui enseignait l'équitation; mais, il fallut les remplacer, ces chevaux, très souvent, parce que Paul les ramenait fourbus. D'autres fois, les deux enfants revenaient de la forêt sans chapeaux et avec leurs habits déchirés; ils en revenaient toujours

les poches vides, pour peu qu'ils eussent rencontré des pauvres sur leur passage; parfois même, ayant épuisé l'or et la monnaie de sa bourse, Paul ramenait des mendiants avec lui, et levant ses grands yeux fauves vers la belle Antoinette, lui demandait l'aumône pour eux.

La grande artiste s'était prise d'une profonde affection pour ce petit géant sauvage, qui, ne sachat quel emploi faire de sa force, soulevait des pavés au-dessus de sa tête ou battait les murs à coups de poing, mais qui, devant elle, était doux et muet d'extase comme un chien soumis. Elle devait l'aimer plus encore. Un jour qu'elle se promenait avec lui au fond des grands jardins, ils virent venir jusqu'à eux des flots de fumée, et vite, emmenant avec eux le jardinier et d'autres serviteurs, ils coururent vers la maison. Le feu venait de prendre à un pavillon où le petit Eugène avait emporté des livres pour y travailler ; la fumée et les flammes sortaient par la fenêtre ouverte, léchaient les murs, et on vit apparaître, puis se retirer aussitôt la tête de l'enfant à demi étouffé. Tandis que les domestiques hésitaient et qu'on entendait les cris désespérés d'Eugène, Paul saisit une échelle, la dressa contre la muraille, s'élança dans le pavillon, et au bout de deux minutes,

qui parurent bien longues, redescendit, les cheveux roussis, le visage et les habits brûlés, et tenant dans ses bras le petit Eugène évanoui. Ce fut lui seul qui le porta dans la maison et qui, aidé par Mme Dorry, le soigna et le rappela à la vie, et le ranima sous ses tendres baisers fraternels.

Après cela, on pense bien que Paul eut tous les droits de se livrer à sa turbulence ; aussi ne s'en fit-il pas faute. Par un dimanche de juillet, chaud, doré et éclatant de soleil, comme Mme Dorry peignait tranquillement dans son atelier, Paul entra comme l'ouragan, rouge, échevelé, violent, sa tunique mal gaunée, et tenant à la main des cadavres de fleurs déchirées et mortes. En même temps montaient des jardins des plaintes de femmes, pareilles au chœur désolé des Océanides.

— « Qu'est cela ? » demanda Mme Dorry.

Mais Paul, indompté et farouche, baissa la tête et ne répondit rien.

— « Allons ! viens avec moi, » dit Antoinette, qui posa sa palette et ses brosses, et Paul la suivit, révolté comme un tigre qu'on fouetterait. En arrivant dans le jardin, au pied d'une statue d'Hercule enfant, ils trouvèrent la femme de

chambre Francine, qui pleurait comme une fontaine.

— « Qu'avez-vous à pleurer, mon enfant? dit Mme Dorry.

— Hélas! madame, c'est M. Paul qui, en m'embrassant, m'a *toute* déchiré ma robe.

— C'est très mal! dit Antoinette. Vous achèterez à Francine une robe beaucoup plus belle, et vous aurez soin de ne plus l'embrasser. »

Plus loin, ils rencontrèrent la lingère Brigitte, qui pleurait toutes les larmes de ses yeux, parce que M. Paul, en l'embrassant, lui avait brisé son peigne. Plus loin encore, la petite jardinière Denise, penchée sur le puits et tout en larmes, à qui M. Paul, en l'embrassant, avait cassé sa cruche!

Il fut sérieusement invité à leur acheter un peigne neuf et une très belle cruche neuve, et à ne plus les embrasser jamais. Enfin, lorsqu'on rentra dans l'atelier, Paul fut admonesté comme il faut.

— « Ah çà, décidément, dit Mme Dorry, tu es donc un démon? Pourquoi as-tu tourmenté ces pauvres filles, et ne vois-tu pas qu'elles ont raison de se plaindre?

— Oui, dit Paul d'une voix étranglée, elles ont

raison, car ce n'est pas elles que je croyais tenir sur ma poitrine en les embrassant.

— Et qui donc? » demanda sévèrement Antoinette.

Mais elle vit les yeux de Paul baignés de pleurs qui ruisselaient sur son visage, et elle s'élança vers le cher enfant pour le consoler; le malheur fut que son peigne, à elle aussi, ne tenait pas bien et que, dénouée subitement, sa fauve chevelure débordée les enveloppa tous les deux, et cacha ce qui allait se passer.

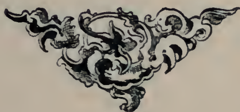
Elle se sentit saisie entre des bras d'acier, et sur ses lèvres se posa un baiser si ardent, brûlant et fou que, stupéfaite et demi-morte, elle le rendit passionnément.

Gérard de Seigne revint d'Afrique beaucoup plus tôt qu'il ne l'avait espéré, et tout de suite se présenta chez Antoinette Dorry.

— « Chère madame, lui dit-il, avez-vous eu bien soin de mon enfant?

— Oh! oui, très bien », dit-elle. Et comme à ce moment-là entra une belle nourrice nivernaise, qui tenait dans ses bras un bébé colosse, superbe sous ses langes ornés de broderies et de dentelles, Antoinette ajouta avec une gaieté un peu sérieuse :

— « C'est à ce point que ma réputation de bonne gouvernante s'est répandue. Et comme on a trouvé que j'avais si bien soigné cet enfant-là, on m'en a envoyé un autre! »





la bonne heure! fit la brune Madame de Rocas, j'avais besoin de cette histoire bien portante pour me rasséréner l'esprit. Elle n'est nuageuse que juste autant qu'il faut, et ce sont là des choses qui arrivent tous les jours.

— La morale, dit lady Helmsford, ne m'en paraît pas absolument pure.

— Veuillez observer, Milady, dit Ernest d'Hervilly, que le poète n'a point clos absolument son récit; et l'on peut supposer qu'une foule d'autres moralités, si c'est l'agrément de ses héros, viendront s'y ajouter d'année en année…

— Et c'est en cela, dit la marquise, que c'est une histoire exquise. Elle vous laisse sous une impression de satisfaction intime, et vous pouvez la prolonger à votre gré, sûr que les grands cœurs que le poète a mis en scène, ne feront jamais rien que d'excellent. D'abondant, le conte prouve que les grandes artistes sont toujours de charmantes femmes, ce dont on n'est pas suffisamment persuadé.

— On n'a pourtant qu'à regarder notre Reine, dit Guy de Maupassant, qui la regardait en effet beaucoup.

Celle-ci riposta par un coup droit.

— Vous avez certainement, lui dit-elle, une histoire d'atelier dans votre répertoire?

— J'en ferais, si je n'en avais pas! dit le jeune homme; il suffit que vous l'ordonniez. Mais celle dont je me souviens n'est pas sans nuages, et je ferais peut-être mieux de me taire.

— Vertuchoux! s'écria la marquise, voilà un beau prétexte à ne point parler!

— En effet, dit la reine Sapho, si tout le monde s'excusait ainsi, il n'y aurait pas de décaméron possible. Dites-nous d'abord votre conte, et si nous n'en sommes pas contents... vous nous en direz un autre.

— Je vais donc m'appliquer, dit Guy de Mau-

passant. C'est une histoire de modèle, et pour l'égayer d'un peu de soleil, elle se passera dans les mois chauds, au bord de la mer.

LE MODÈLE

RRONDIE en croissant de lune, la petite ville d'Étretat, avec ses falaises blanches, son galet blanc et sa mer bleue, reposait sous le soleil d'un grand jour de juillet. Aux deux pointes de ce croissant, les deux portes, la petite à droite, la grande à gauche, avançaient dans l'eau tranquille, l'une son pied de naine, l'autre sa jambe de colosse; et l'aiguille, presque aussi haute que la falaise, large d'en bas, fine au sommet, pointait vers le ciel sa tête aiguë.

Sur la plage, le long du flot, une foule assise

regardait les baigneurs. Sur la terrasse du Casino, une autre foule, assise ou marchant, étalait sous le ciel plein de lumière un jardin de toilettes où éclataient des ombrelles rouges et bleues, avec de grandes fleurs brodées en soie dessus.

Sur la promenade, au bout de la terrasse, d'autres gens, les calmes, les tranquilles, allaient d'un pas lent, loin de la cohue élégante.

Un jeune homme, connu, célèbre, un peintre, Jean Summer, marchait, d'un air morne, à côté d'une petite voiture de malade où reposait une jeune femme, sa femme. Un domestique poussait doucement cette sorte de fauteuil roulant, et l'estropiée contemplait d'un œil triste la joie du ciel, la joie du jour, et la joie des autres.

Ils ne parlaient point. Ils ne se regardaient pas.

— Arrêtons-nous un peu, dit la femme.

Ils s'arrêtèrent, et le peintre s'assit sur un pliant, que lui présenta le valet.

Ceux qui passaient derrière le couple immobile et muet le regardaient d'un air attristé. Toute une légende de dévouement courait. Il l'avait épousée malgré son infirmité, touché par son amour, disait-on.

Non loin de là, deux jeunes hommes causaient, assis sur un cabestan, et le regard perdu vers l'horizon.

— Non, ce n'est pas vrai; je te dis que je connais beaucoup Jean Summer.

— Mais alors, pourquoi l'a-t-il épousée? Car elle était déjà infirme lors de son mariage, n'est-ce pas?

— Parfaitement. Il l'a épousée... il l'a épousée... comme on épouse, parbleu, par sottise!

— Mais encore.

— Mais encore... mais encore, mon ami. Il n'y a pas d'encore. On est bête, parce qu'on est bête. Et puis, tu sais bien que les peintres ont la spécialité des mariages ridicules; ils épousent presque tous des modèles, des vieilles maîtresses, enfin des femmes avariées sous tous les rapports. Pourquoi cela? Le sait-on? Il semblerait, au contraire, que la fréquentation constante de cette race de dindes qu'on nomme les modèles aurait dû les dégoûter à tout jamais de ce genre de femelles. Pas du tout. Après les avoir fait poser, ils les épousent. Lis donc ce petit livre, si vrai, si terrible et si beau, d'Alphonse Daudet : *les Femmes d'artistes*.

Pour le couple que tu vois là, l'accident s'est

produit d'une façon spéciale et terrible. La petite femme a joué une comédie ou plutôt un drame effrayant. Elle a risqué le tout pour le tout, enfin. Était-elle sincère? Aimait-elle Jean? Sait-on jamais cela? Qui donc pourra déterminer d'une façon précise ce qu'il y d'âpreté et ce qu'il y a de réel dans les actes des femmes? Elles sont toujours sincères dans une éternelle mobilité d'impressions. Elles sont emportées, criminelles, dévouées, admirables et ignobles, pour obéir à d'insaisissables émotions. Elles mentent sans cesse, sans le vouloir, sans le savoir, sans comprendre, et elles ont, avec cela, malgré cela, une franchise absolue de sensations et de sentiments qu'elles témoignent par des résolutions violentes, inattendues, incompréhensibles, folles, qui déroutent nos raisonnements, nos habitudes de pondération et toutes nos combinaisons égoïstes. L'imprévu et la brusquerie de leurs déterminations font qu'elles demeurent pour nous d'indéchiffrables énigmes. Nous nous demandons toujours : « Sont-elles sincères? Sont-elles fausses? »

— Mais, mon ami, elles sont en même temps sincères et fausses, parce qu'il est dans leur nature d'être les deux à l'extrême et de n'être ni l'un ni l'autre.

Regarde les moyens qu'emploient les plus honnêtes pour obtenir de nous ce qu'elles veulent. Ils sont compliqués et simples, ces moyens. Si compliqués que nous ne les devinons jamais à l'avance, si simples qu'après en avoir été les victimes, nous ne pouvons nous empêcher de nous en étonner et de nous dire :

— Comment! elle m'a joué si bêtement que ça ?

Et elles réussissent toujours, mon bon, surtout quand il s'agit de se faire épouser.

Mais voici l'histoire de Summer.

La petite femme est un modèle, bien entendu. Elle posait chez lui. Elle était jolie, élégante surtout, et possédait, paraît-il, une taille divine. Il devint amoureux d'elle, comme on devient amoureux de toute femme un peu séduisante qu'on voit souvent. Il s'imagina qu'il l'aimait de toute son âme. C'est là un singulier phénomène. Aussitôt qu'on désire une femme, on croit sincèrement qu'on ne pourra plus se passer d'elle pendant tout le reste de sa vie. On sait fort bien que la chose vous est déjà arrivée; que le dégoût a toujours suivi la possession; qu'il faut, pour pouvoir user son existence à côté d'un autre être, non pas un brutal appétit physique, bien vite éteint, mais une

accordance d'âme, de tempérament et d'humeur. Il faut savoir démêler, dans la séduction qu'on subit, si elle vient de la forme corporelle, d'une certaine ivresse sensuelle ou d'un charme profond de l'esprit.

Enfin, il crut qu'il l'aimait; il lui fit un tas de promesses de fidélité et il vécut complètement avec elle.

Elle était vraiment gentille, douée de cette niaiserie élégante qu'ont facilement les petites Parisiennes. Elle jacassait, elle babillait, elle disait des bêtises qui semblaient spirituelles par la manière drôle dont elles étaient débitées. Elle avait à tout moment des gestes gracieux bien faits pour séduire un œil de peintre. Quand elle levait les bras, quand elle se penchait, quand elle montait en voiture, quand elle vous tendait la main, ses mouvements étaient parfaits de justesse et d'à-propos.

Pendant trois mois, Jean ne s'aperçut point qu'au fond elle ressemblait à tous les modèles.

Ils louèrent pour l'été une petite maison à Andresy.

J'étais là, un soir, quand germèrent les premières inquiétudes dans l'esprit de mon ami.

Comme il faisait une nuit radieuse, nous vou-

lûmes faire un tour au bord de la rivière. La lune versait dans l'eau frissonnante une pluie de lumière, émiettait ses reflets jaunes dans les remous, dans le courant, dans tout le large fleuve lent et fuyant.

Nous allions le long de la rive, un peu grisés par cette vague exaltation que jettent en nous ces soirs de rêve. Nous aurions voulu accomplir des choses surhumaines, aimer des êtres inconnus, délicieusement poétiques. Nous sentions frémir en nous des extases, des désirs, des aspirations étranges. Et nous nous taisions, pénétrés par la sereine et vivante fraîcheur de la nuit charmante, par cette fraîcheur de la lune qui semble traverser le corps, le pénétrer, baigner l'esprit, le parfumer, et le tremper de bonheur.

Tout à coup Joséphine (elle s'appelle Joséphine) poussa un cri :

— Oh! as-tu vu le gros poisson qui a sauté là-bas?

Il répondit sans regarder, sans savoir :

— Oui, ma chérie.

Elle se fâcha.

— Non, tu ne l'as pas vu, puisque tu avais le dos tourné.

Il sourit :

— Oui, c'est vrai. Il fait si bon que je ne pense à rien.

Elle se tut; mais, au bout d'une minute, un besoin de parler la saisit, et elle demanda :

— Iras-tu, demain, à Paris?

Il prononça :

— Je n'en sais rien.

Elle s'irritait de nouveau :

— Si tu crois que c'est amusant, ta promenade sans rien dire! On parle, quand on n'est pas bête.

Il ne répondit pas. Alors, sentant bien, grâce à son instinct pervers de femme, qu'elle allait l'exaspérer, elle se mit à chanter cet air irritant dont on nous a tant fatigué les oreilles et l'esprit depuis deux ans :

Je regardais en l'air.

Il murmura :

— Je t'en prie, tais-toi.

Elle prononça, furieuse :

— Pourquoi veux-tu que je me taise?

Il répondit :

— Tu nous gâtes le paysage.

Alors la scène arriva, la scène odieuse, imbécile, avec les reproches inattendus, les récrimina-

tions intempestives, puis les larmes. Tout y passa. Ils rentrèrent. Il l'avait laissée aller, sans répliquer, engourdi par cette soirée divine, et atterré par cet orage de sottises.

Trois mois plus tard, il se débattait éperdument dans ces liens invincibles et invisibles, dont une habitude pareille enlace notre vie. Elle le tenait, l'opprimait, le martyrisait. Ils se querellaient du matin au soir, s'injuriaient et se battaient.

A la fin, il voulut en finir, rompre à tout prix. Il vendit toutes ses toiles, emprunta de l'argent aux amis, réalisa vingt mille francs (il était encore peu connu) et il les laissa un matin sur la cheminée avec une lettre d'adieu.

Il vint se réfugier chez moi.

Vers trois heures de l'après-midi, on sonna. J'allai ouvrir. Une femme me sauta au visage, me bouscula, entra et pénétra dans mon atelier : c'était elle.

Il s'était levé en la voyant paraître.

Elle lui jeta aux pieds l'enveloppe contenant les billets de banque, avec un geste vraiment noble, et, d'une voix brève :

— Voici votre argent. Je n'en veux pas.

Elle était fort pâle, tremblante, prête assurément à toutes les folies. Quant à lui, je le voyais pâlir aussi, pâlir de colère et d'exaspération, prêt, peut-être, à toutes les violences.

Il demanda :

— Qu'est-ce que vous voulez?

Elle répondit :

— Je ne veux pas être traitée comme une fille. Vous m'avez implorée, vous m'avez prise. Je ne vous demandais rien. Gardez-moi!

Il frappa du pied :

— Non, c'est trop fort! Si tu crois que tu vas...

Je lui avais saisi le bras.

— Tais-toi, Jean. Laisse-moi faire.

J'allai vers elle, et doucement, peu à peu, je lui parlai raison, je vidai le sac des arguments qu'on emploie en pareille circonstance. Elle m'écoutait, immobile, l'œil fixe, obstinée et muette.

A la fin, ne sachant plus que dire, et voyant que la scène allait mal finir, je m'avisai d'un dernier moyen. Je prononçai :

— Il t'aime toujours, ma petite, mais sa famille veut le marier, et tu comprends!...

Elle eut un sursaut :

— Ah!... ah!... je comprends alors...

Et, se tournant vers lui :

— Tu vas... tu vas... te marier ?

Il répondit carrément :

— Oui.

Elle fit un pas :

— Si tu te maries, je me tue... tu entends.

Il prononça en haussant les épaules :

— Eh bien... tue-toi !

Elle articula deux ou trois fois, la gorge serrée par une angoisse effroyable :

— Tu dis?... tu dis?... tu dis?... répète ?

Il répéta :

— Eh bien, tue-toi, si cela te fait plaisir !

Elle reprit, toujours effrayante de pâleur :

— Il ne faudrait pas m'en défier. Je me jetterais par la fenêtre.

Il se mit à rire, s'avança vers la fenêtre, l'ouvrit, et, saluant comme une personne qui fait des cérémonies pour ne point passer la première :

— Voici la route. Après vous !

Elle le regarda une seconde d'un œil fixe, terrible, affolé ; puis, prenant son élan comme pour sauter une haie dans les champs, elle passa devant moi, devant lui, franchit la balustrade et disparut...

Je n'oublierai jamais l'effet que me fit cette fenêtre ouverte, après l'avoir vu traverser par ce corps qui tombait; elle me parut en une seconde grande comme le ciel et vide comme l'espace. Et je reculai instinctivement, n'osant pas regarder, comme si j'allais tomber moi-même.

Jean, éperdu, ne faisait pas un geste.

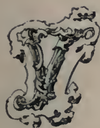
On rapporta la pauvre fille avec les deux jambes brisées. Elle ne marchera plus jamais.

Son amant, fou de remords, et peut-être aussi touché de reconnaissance, l'a reprise et épousée.

Voilà, mon cher.

Le soir venait. La jeune femme, ayant froid, voulut partir : et le domestique se remit à rouler vers le village la petite voiture d'invalide. Le peintre marchait à côté de sa femme, sans qu'ils eussent échangé un mot, depuis une heure.





oila qui est attendrissant, dit Suzanne d'Élys, et c'est très gentil de promener dans une petite voiture une personne qu'on aime.

— Cela peut se discuter, fit René Maizeroy, et le peintre Summer traîne là un étrange boulet, — à moins que l'infirmité de la dame n'ait réveillé son amour.

— L'amour ne se réveille pas, dit Madame de Cercy-Latour; quand il s'endort, c'est pour longtemps...

— On peut admettre, dit la Reine, qu'il couve quelquefois sous la cendre, et qu'un évent pareil à

celui qu'a dû causer la chute de Joséphine est bien fait pour le rallumer.

— Elle n'en est pas moins infirme, dit le cruel Maizeroy, ce qui est une étrange condition pour se faire aimer ailleurs que dans la Morale en action.

— Voilà bien l'égoïsme des hommes ! fit Madame de Rocas ; quelle étrange idée de ne regarder qu'un côté de la médaille ! Je m'intéresse à cette petite femme, moi ! Elle a montré du nerf, de la résolution, et a payé son bonheur de ses cuisses. Qui donc ferait le marché ?

— Son bonheur, c'est beaucoup dire, fit le contradicteur. Un coup de tête pareil me paraît le résultat d'un emportement irréfléchi, d'un simple accès de folie. Si l'on savait choisir le moment opportun, on ferait sauter toutes les femmes par la fenêtre.

— Je réclame alors, dit la marquise, la charrette de foin que M. Scribe met sous le balcon de son vaudeville... Vertubleu ! jeune homme, vous nous prenez donc pour des écuyères ?

— En effet, dit la Reine souriante, et j'appellerai cela attraper l'amour au vol. Adressons-nous à un poète qui ne cassera les jambes à personne. Le voilà précisément qui songe à ses cours d'amour, dans des rêveries blondes comme ses cheveux. Qu'il veuille bien descendre sur la terre et nous dire ce qu'il a vu dans les ateliers de Paris.

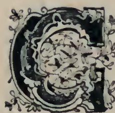
— Madame, répondit Catulle Mendès, j'y ai vu bien des choses, mais vous êtes sévère pour mes cheveux. Vous me faites payer cher la maladresse que j'ai commise en ne venant point au monde sur les côtes de Guinée. Je ne l'ai pas fait exprès, je vous le jure, ce qui ne m'empêche pas d'être coupable, puisque vous me condamnez. Je sais que les femmes ont seules le droit d'être blondes comme Kytherè. Mais, est-ce un si grand crime que d'essayer de se rapprocher d'elles par les cheveux, cette transformation presque hyperphysique de la matière, qui tient du nuage et de la couronne?... Et j'en suis bien fâché, mais je ne sais qu'un conte blond, le plus blond qu'on puisse imaginer.

Après ce petit marivaudage, Catulle Mendès feignit de se recueillir, et nous raconta l'histoire galante du cadeau de la petite Noël.

LE CADEAU

DE LA PETITE NOEL

I



'ÉTAIT la veille de Noël, chez Sylvère Bertin, celui de tous les peintres qui sait le mieux, au gré des Parisiennes, ajouter à la blancheur des bras et des épaules, — comme si son pinceau était une houppe, — le velouté des poudres de riz légères, et qui n'a point de rival pour tordre, sur un front étroit, l'ombre un peu bistre des frisons. La petite Rose Noël, — si mignonne, vous savez? — paraissait plus petite encore dans le grand atelier. Pendant que Sylvère, assis devant le chevalet, mais ne peignant pas, la suivait d'un regard très doux, attendri,



LE CADEAU DE LA PETITE NOEL.

presque plaintif, — un regard singulier, véritablement, — elle allait et venait, presque courant, presque sautant, avec des façons de jeune chat qui joue, entre la tapisserie où d'indolents Hercules, nus et tordus, humilient à filer des quenouilles la vigueur saillante de leurs énormes muscles, où des Narcisses, en habit de page, regardent, dans le miroir vert de l'eau, les boucles d'or de leurs cheveux et l'aile rouge de leur toque trembler parmi les améthystes et les topazes reflétées d'un paon qui fait la roue sur la margelle du bassin. Toute rose dans son emmitouflement de soie et de fourrures, — car elle ne s'était pas encore défaite, — elle se confrontait à la blancheur nue des plâtres ou des marbres, avançait une petite moue de fleur fâchée vers une glace de Venise où elle ne pouvait voir que l'un de ses yeux et une seule de ses fossettes, parce qu'il y avait, au beau milieu du cristal, un groupe blanc, opaque, de scaramouches et d'arlequines. Se hissant, s'allongeant, elle tendait les mains, — de petites mains d'enfant, rapides, étourdies, qui cassent si bien les joujoux, — vers les bibelots précieux rangés sur la corniche du bahut Henri III, riait du diable japonais, à la face furibonde, qui s'écartèle éperdument dans des nuages de bois,

souriait à la petite bergère de sèvres, dont la jupe bleu et lilas, qui a l'air d'un liseron renversé, se fripe dans l'envolement d'une danse immobile, ouvrait les boîtes d'ivoire, incrustées de roseaux d'or, s'étonnait de la mitre en éventail d'une Iris de bronze vert, trouvait très laids les dieux Indous qui ont une pointe sur la tête, — c'est comme les Prussiens, dit-elle, — et qui rêvent, accroupis, « ayant dans leurs mains leurs orteils, » regardait tout, touchait à tout, ne remettait rien en place. Elle s'arrêta devant la cheminée. C'était une cheminée colossale, d'où pendaient, jusqu'au parquet, des tentures de satin lourdement chamarré d'or — chasubles ou nappes d'autel, dont Sylvère avait fait des tentures. Elle écarta les étoffes, s'étonna des hautes cariatides de chêne et surtout du vaste foyer où l'on aurait pu mettre un jeune arbre avec toutes ses branches. Elle s'y fourra, en éclatant de rire, s'y tint toute droite, s'y mit à tourner en valsant, et s'en échappa brusquement, en repoussant les tentures, toute rouge de plaisir, comme un enfant qui sort d'une cachette où on n'a pas su le trouver ! Mais ce qui la charma le plus, ce fut une babouche persane, en velours pourpré, brodée de petites perles, qu'elle aperçut dans un vieux plat de cuivre repoussé. « Ah ! la

jolie pantoufle! vous ne savez pas ce que vous devriez faire? Puisque c'est Noël, mettez-la dans votre cheminée, ce soir. » Et ce qu'elle conseillait, elle le fit; elle plaça la babouche derrière les lourds rideaux. « Le petit Noël doit être mon parent, puisque je m'appelle comme lui. Je lui dirai de vous apporter un joli cadeau. » Puis, elle s'inquiéta d'autre chose, d'un portrait de grande dame, inachevé : « Joli, mais pas jolie; » d'un oiseau des îles, empaillé, qui grimpait à une branche de corail, d'un yatagan dans sa gaine d'argent ciselé, et enfin se trouva si lasse qu'elle se laissa tomber dans un fauteuil, essoufflée, en disant : « Ouf! c'est très amusant chez vous; à présent, puisque vous voulez faire mon portrait, je ne bouge plus, travaillez.

— Je ne peux pas, dit Sylvère, les bras pendants.

— Bon! et pourquoi ça? »

Il s'approcha d'elle, et s'agenouilla lentement.

« Parce que je vous aime, » dit-il.

II

C'était vrai, il l'aimait. Oui, cette petite Noël, qui avait débuté, l'année dernière, au théâtre de la Tour d'Auvergne, dans une Revue où elle jouait le rôle muet du Phylloxera, — on lui avait fait croire, tant elle était niaise alors, que « Phylloxera » était le nom d'une reine des sauvages venue à Paris pour se faire photographier chez Nadar, — et qui, maintenant, à force de protection, un attaché d'ambassade ayant pris l'affaire en main, figurait un petit Lapin blanc dans le ballet d'une féerie; cette folle fille, qui, en douze mois, avait écrit son nom sur toutes les glaces de tous les cabinets particuliers, et qui, en somme, était à peine jolie, — ah! pourtant si, bien jolie, avec sa ronde petite face grasse, où la bouche et les yeux ressemblent à une pivoine et à deux bluets tombés dans du lait rose, — il l'aimait! Et, cela, éperdument, depuis trois mois. D'abord, se jugeant absurde, il avait voulu ne pas songer à elle, vaincre ce stupide désir; n'allant plus au théâtre où il pouvait la voir, se gardant des soupers dont

elle pourrait être. Efforts inutiles. Rose Noël l'avait pris et ne le lâchait pas. Ce joli Lapin, à la fourrure de neige, avait une façon de battre le tambour, si drôle, si drôle qu'il lui était impossible de l'oublier : c'était son cœur qu'elles tapaient, les petites baguettes, tout le temps. Un imbécile ? oui, un amoureux. Il se résigna à être ridicule, trouvant le ridicule, à tout prendre, moins bête que la souffrance. « Mademoiselle, lui écrivit-il, voulez-vous me permettre de faire votre portrait pour le prochain Salon ? » Je crois bien qu'elle voulait ! Surtout s'il la représentait en petit Lapin. Songez donc : se montrer à tout le monde, comme sur la scène, sans avoir besoin de se fatiguer pour cela. Et elle ne manqua pas de venir à l'heure indiquée. Même elle avait apporté, par précaution, le costume de Lapin. Pas encombrant du reste ; enveloppé d'un mouchoir de dentelle, il tenait dans une poche sans la gonfler.

III

Maintenant il lui avouait tout, son amour, ses résistances, tous ses grands chagrins. Mais c'était

fini, les tristesses, elle était là, elle serait bonne, elle l'aimerait. « Oh! n'est-ce pas, vous m'aimerez! » Il essayait de lui prendre les chères mains mignonnes qui battaient si bien du tambour. D'ailleurs assez tranquille, comme les gens assurés de réussir. Pourquoi la petite Noël ne voudrait-elle pas de lui?

Elle se leva, rouge de colère, et dit en frappant du pied :

— Alors, vous vous êtes moqué de moi? Ce n'est pas pour faire mon portrait que vous m'avez écrit de venir, c'est pour me faire la cour? Ah! bien, si j'avais su, je ne me serais pas dérangée, par exemple.

Étonné, il voulut répondre; elle ne le laissa pas parler, — bavardant avec une espèce de rage :

— Je vous demande un peu ce que ça me fait, que vous m'aimiez? Est-ce que vous croyez que je vais m'attendrir pour si peu? « Ah! mon Dieu, le pauvre garçon, il m'aime, il faut être gentille avec lui. » Plus souvent. Eh! mon cher, vous n'êtes pas le seul à être fou de moi, et s'il fallait être gentille avec tous ceux... Non, vraiment, les hommes sont agaçants, enfin. Dès qu'ils vous adorent, vous, ils croient que ça suffit pour qu'on

les adore, eux. C'est trop bête. Est-ce que je suis obligée de vous dire : « Comment donc? » parce que vous me dites : « Je vous en prie! » Tenez, parlons peu, parlons bien. Pourquoi êtes-vous amoureux de la petite Noël? parce que vous la trouvez jolie. C'est pour ça, n'est-ce pas, pas pour autre chose? Eh bien, est-ce que c'est de ma faute, à moi, si je ne vous parais pas laide, et vous dois-je quelque chose parce que j'ai la chance de ne pas être un monstre? J'ai des cheveux roux et touffus comme une petite crinière de lionne, je le sais; les plus jolis yeux de Paris, soit; une bouche comme une fleur, oui; des oreilles comme des coquillages roses, je ne dis pas non; et quoiqu'un peu boulotte d'en haut, la taille très fine, bien! Mais, dites donc, parce que j'ai tout cela, et que vous avez daigné vous en apercevoir, est-ce que je suis forcée, moi, de vous donner tout cela, et le reste? Vrai, je vous conseille une expérience : entrez dans une boutique de bijoutier, pleine de jolies choses, des perles, des rubis, des diamants en rivière, et dites au marchand : « Vous avez là un tas de bijoux qui me conviennent joliment; je vous invite à m'en faire immédiatement cadeau. » Vous verrez comment vous serez reçu! Bref, c'est très flatteur d'être aimée, mais ce n'est pas

une raison pour qu'on aime. Je vous plais, vous ne me plaisez pas. Voilà qui est clair, je pense? Là-dessus, bonjour. Vous vous êtes crânement fichu de moi tout de même. Ah! c'est comme ça que vous faites « poser », vous? Je m'en souviendrai, et, vous savez, ne vous avisez pas de m'écrire pour me faire revenir; jamais je ne remettrai le pied chez vous, jamais, jamais, jamais, jamais!

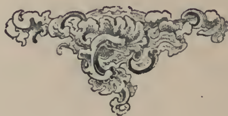
Plus rouge encore, du feu dans les yeux, elle sortit de l'atelier, avec un rire méchant, dans un vif froufrou de robes, qui avait l'air d'être en colère lui aussi.

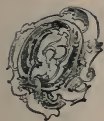
IV

Tout le jour Sylvère Bertin fut triste, triste jusqu'au désespoir. Était-ce possible vraiment que cette créature, qu'il avait toujours vue frivole, et que, maintenant, il savait mauvaise, le possédât, le maîtrisât ainsi? Il avait voulu travailler, il n'avait pas pu; il était sorti, espérant que le brouhaha de la rue étourdirait sa pensée; non, il n'avait pas vu la foule, pas entendu les bruits;

dans ses yeux, rien que la vision rose de la petite Noël; dans ses oreilles, rien que le joli méchant rire de la petite Noël. Cependant, comme la nuit était venue, — il devait être assez tard déjà, — il se souvint que, ce soir, il avait promis de fêter Noël en compagnie de quelques camarades. Une belle nuit joyeuse le guérirait peut-être de son stupide amour, l'en distrairait à coup sur. Eh bien! arrivé devant la porte du restaurant, il n'entra pas. Morose, il eut peur de la bonne humeur des autres : puis la douleur a souvent le jaloux orgueil de se préférer à la joie. Il revint chez lui. Son domestique, qui l'attendait, avait allumé le poêle de l'atelier et les lampes. « Monsieur n'a plus besoin de rien? — Non. Merci. » Il tomba lourdement dans un fauteuil, et regarda autour de lui, plus triste encore, songeant que, ce matin, elle avait joué, elle toute petite et rayonnante, dans cette grande pièce un peu sombre, et qu'elle n'y reviendrait jamais, jamais! Il avait des larmes plein les yeux, oui, des larmes. Eh! qui de nous n'a pas pleuré, même pour la petite Noël? Il se leva. Une idée enfantine lui était venue : tous ces objets qu'elle avait touchés aujourd'hui, où elle avait mis le charmant désordre de son étourderie, il voulait les toucher

à son tour; il y retrouverait quelque chose peut-être de la présence perdue. Il se mira, lui aussi, dans le miroir de Venise, y cherchant l'image envolée, mania le diable japonais, baisa la petite bergère de sèvres, ouvrit les boîtes d'ivoire incrustées de roseaux d'or. Mais où donc était la babouche? C'était de la babouche qu'elle s'était surtout amusée. Il se rappela, elle l'avait mise dans la cheminée, derrière les rideaux; il s'approcha, se baissa un peu, tendit la main pour écarter les tentures tout près du parquet... Il poussa un grand cri de surprise! Là, dans la pantoufle persane, il y avait un petit pied nu, un adorable petit pied nu de femme; et, passant tout à coup la tête entre les tentures : « C'est mon cadeau! » dit la petite Noël.



UEL cadeau? demanda Suzanne d'Élys, en se penchant à l'oreille de la marquise.

— *Que sais-je, ma mignonne? Tous ces poètes vivent dans le bleu, et ne se donnent pas la peine d'expliquer les choses. Il serait bien embarrassé de nous le dire lui-même.*

— Je vous en réponds, fit la Reine intervenant dans ces curiosités dangereuses. Mais j'approuve fort le conteur de répandre et de maintenir la légende du soulier, qui est charmante et d'un excellent rapport pour les petits enfants.

— Pour les femmes aussi, insinua Madame Castagnède.

— Pas toujours, répondit Madame de Rocas, en laissant respirer le bout de son petit pied, ordinairement étouffé par sa jupe. Une de mes amies y a été attrapée. Je ne sais comment l'idée lui vint de mettre son soulier dans sa cheminée le soir de Noël. Devinez ce qu'elle y trouva le lendemain?

— Un amoureux? fit Armand Silvestre.

— Vous êtes un homme sans mœurs. Non pas un amoureux, mais un bout de papier, — et voilà ce qu'il y avait dedans :

Cette nuit j'ai voulu, madame,
Remplir d'escarboucles en flamme
Le soulier que vous m'aviez dit :
Je pars, ô belle souveraine,
Encor chargé de mon étrenne :
Votre soulier est trop petit!

— Eh bien, c'est très joli, dit Suzanne d'Élys.

— Très joli et très économique, reprit Madame de Rocas avec un peu d'amertume, d'autant qu'on peut ensuite vendre ces vers aux confiseurs pour en envelopper des pralines. Mais nous voilà bien loin du conte de M. Catulle Mendès. A mon sens, il serait sans défaut, s'il ne roulait encore sur une de ces mauviettes que les hommes semblent prendre pour des femmes. Cela est menu, mince, grêle, sans tour-

nure et sans poids, et je n'ai jamais compris que les amants se laissassent prendre à ces hameçons sans appâts. Qu'en dites-vous? fit-elle avec une large aspiration qui souleva les trésors de sa poitrine.

— Je trouve, Madame, fit Maizeroy en s'inclinant un peu plus bas qu'il n'était nécessaire, que vous avez parfaitement raison.

— N'en parlons plus, dit la Reine, et puisque ce conte aimable a si bien réussi, essayons de monter plus haut dans le bleu et le rose. A qui allons-nous demander un conte de couleur tendre?

— J'ai entendu dire, fit un banquier en désignant un homme qui considérait des fleurs au fond de la serre, que M. Villiers de l'Isle-Adam vit en pleine fantaisie; il pourra sans doute cueillir le conte que vous désirez dans les fleurs qu'il admire.

— Je crains bien, dit Henri Laujol, que vous ne soyez un peu dupe de la légende qui s'est faite autour de Villiers de l'Isle-Adam. Comme artiste, il est admiré de tous les poètes; mais l'homme privé a égayé les nouvellistes. On l'a montré tour à tour candidat au trône de Grèce ou employé des pompes funèbres; quelles sornettes n'a-t-on pas débitées! Il ressortait de tous ces récits, où la médisance se mêlait gracieusement à la calomnie, une sorte de bohème hagard, noctambule, flâneur et rusé. Il ne faut voir en

lui qu'un artiste laborieux, souvent maltraité par la vie, qui parvient à désarmer le sort à force de bonne humeur. Que Villiers de l'Isle-Adam soit un irrégulier, un excentrique même, nous en convenons volontiers; mais s'il étonne parfois, il intéresse toujours et ne choque jamais les délicats. C'est un charmeur d'un dandysme désordonné. A la vérité, il aime à produire un certain effet de stupeur; mais lorsqu'il s'agit d'intérêts intellectuels, le railleur devient sérieux, passionné, éloquent, et, dans ces moments-là, le fils des preux serait capable d'envoyer ses aïeux à tous les diables. Mélomane enragé, il passera des heures à tapoter sur un piano quelque thème de Richard Wagner, ou à chanter d'une mystérieuse voix de compositeur des duos, des trios, des chœurs, voire le septuor des Huguenots *avec toutes ses parties. Il a la joie en lui et se joue perpétuellement à lui-même les féeries merveilleuses dont son esprit est le théâtre. D'ailleurs le plus affable compagnon et le plus gai convive qu'on puisse voir. Signes particuliers : chrétien blasphémateur et royaliste irrespectueux.*

Cependant Villiers de l'Isle-Adam s'était rapproché machinalement du groupe au milieu duquel Henri Laujol trahissait les secrets de son talent et de sa vie. Il ne se montra ni ému ni embarrassé d'être mis sur le tapis, par l'excellente raison qu'il pensait à tout

autre chose. Il eut un sursaut de réveil, quand une voix doucement vibrante, celle de la Reine, le pria de dire une histoire aussi gracieuse qu'il la pourrait rêver.

— Une histoire gracieuse, Madame? répondit Villiers de l'Isle-Adam, la voici.

LE SECRET DE L'ÉCHAFAUD

ES dernières exécutions me remettent en mémoire l'extraordinaire histoire que voici :

— Ce soir-là, 5 juin 1864, sur les sept heures, le docteur Edmond Désiré Couty de La Pommerais, récemment transféré de la Conciergerie à la Roquette, était assis, revêtu de la camisole de force, dans la cellule des condamnés à mort.

Taciturne, il s'accoudait au dossier de sa chaise, les yeux fixes. Sur la table, une chandelle éclairait la pâleur de sa face froide. A deux pas, un gardien, debout, adossé au mur, l'observait, bras croisés.

Presque toujours les détenus sont contraints à un labeur quotidien sur le salaire duquel l'administration prélève d'abord, en cas de décès, le prix de leur linceul, qu'elle ne fournit pas. — Seuls, les condamnés à mort n'ont aucune tâche à remplir.

Le prisonnier était de ceux qui ne jouent pas aux cartes : on ne lisait, dans son regard, ni peur ni espoir.

Trente-quatre ans; brun; de moyenne taille, fort bien prise à la vérité; les tempes, depuis peu, grisonnantes; l'œil nerveux, à demi couvert; un front de raisonneur; la voix mate et brève, les mains saturniennes; la physionomie compassée des gens étroitement diserts; les manières d'une distinction étudiée; — tel il apparaissait.

(L'on se souvient qu'aux assises de la Seine, le plaidoyer, cependant très serré, cette fois, de Me Lachaud, n'ayant pas anéanti, dans la conscience des jurés, le triple effet produit par les débats, les conclusions du docteur Tardieu et le réquisitoire de M. Oscar de Vallée, M. de la Pommerais, convaincu d'avoir administré, dans un but cupide et avec préméditation, des doses mortelles de digitaline à une dame de ses amies, — Mme de Pauw, — avait entendu prononcer contre

lui, en application des articles 301 et 302 du Code pénal, la sentence capitale.)

Ce soir-là, 5 juin, il ignorait encore le rejet du pourvoi en cassation, ainsi que le refus de toute audience de grâce sollicitée par ses proches. A peine son défenseur, plus heureux, avait-il été distraitement écouté de l'Empereur. Le vénérable abbé Crozes qui, avant chaque exécution, s'épuisait en supplications aux Tuileries, était revenu sans réponse. — Commuer la peine de mort, en de telles circonstances, n'était-ce pas, implicitement, l'abolir?... L'affaire était d'exemple. — A l'estime du Parquet le rejet du recours ne faisant plus question et devant être notifié d'un instant à l'autre, M. Hendreich venait d'être requis d'avoir à prendre livraison du condamné le 9 au matin, à cinq heures.

Soudain un bruit de crosses de fusil sonna sur le dallage du couloir; la serrure grinça lourdement; la porte s'ouvrit; des baïonnettes brillèrent dans la pénombre; le directeur de la Roquette, M. Beauquesne, parut sur le seuil, accompagné d'un visiteur.

M. de La Pommerais, ayant relevé la tête, reconnut, d'un coup d'œil, en ce visiteur, l'illustre chirurgien Armand Velpeau.

Sur un signe de qui de droit, le gardien sortit. M. Beauquesne, après une muette présentation, s'étant retiré lui-même, les deux collègues se trouvèrent seuls, tout à coup, debout en face l'un de l'autre et les yeux sur les yeux.

La Pommerais, en silence, indiqua au docteur sa propre chaise, puis alla s'asseoir sur cette couchette dont les dormeurs, pour la plupart, sont bientôt réveillés de la vie en un sursaut. — Comme on y voyait mal, le grand clinicien se rapprocha du... malade, pour l'observer mieux et pouvoir causer à voix basse.

Velpeau, cette année-là, entrait dans la soixantaine. A l'apogée de son renom, héritier du fauteuil de Larrey à l'Institut, premier professeur de clinique chirurgicale de Paris, et, par ses ouvrages, tous d'une rigueur de déduction si nette et si vive, l'une des lumières de la science pathologique actuelle, l'émérite praticien s'imposait déjà comme l'une des sommités du siècle.

Après un froid moment de silence :

— Monsieur, dit-il, entre médecins, on doit s'épargner d'inutiles condoléances. D'ailleurs, une affection de la prostate (dont, certes, je dois périr

sous deux ans, deux ans et demi), me classe aussi, à quelques mois d'échéance de plus, dans la catégorie des condamnés à mort. Venons donc au fait, sans préambules.

— Alors, selon vous, docteur, ma situation judiciaire est... désespérée? interrompit La Pommerais.

— On le craint, répondit simplement Velpeau.

— Mon heure est-elle fixée?

— Je l'ignore; mais, comme rien n'est arrêté, encore, à votre égard, vous pouvez, à coup sûr, compter sur quelques jours.

La Pommerais passa, sur son front livide, la manche de sa camisole de force.

— Soit. Merci. Je serai prêt : je l'étais déjà ;— désormais, le plus tôt sera le mieux.

— Votre recours n'étant pas rejeté, quant à présent du moins, reprit Velpeau, la proposition que je vais vous faire n'est que conditionnelle. Si le salut vous arrive, tant mieux!... Sinon...

Le grand chirurgien s'arrêta.

— Sinon!... demanda La Pommerais.

Velpeau, sans répondre, prit dans sa poche une petite trousse, l'ouvrit, en tira la lancette et, fendant la camisole au poignet gauche, appuya

le médium sur le pouls du jeune condamné.

— Monsieur de La Pommerais, dit-il, votre pouls me révèle un sang-froid, une fermeté rares. La démarche que j'accomplis auprès de vous (et qui doit être tenue secrète) a pour objet une sorte d'offre qui, même adressée à un médecin de votre énergie, à un esprit trempé aux convictions positives de notre Science et bien dégagé de toutes les frayeurs fantastiques de la Mort, pourrait sembler d'une extravagance ou d'une dérision criminelles. Mais, nous savons, je pense, qui nous sommes ; vous la prendrez donc en attentive considération, quelque troublante qu'elle vous paraisse de prime abord.

— Mon attention vous est acquise, monsieur, répondit La Pommerais.

— Vous êtes loin d'ignorer, reprit Velpeau, que l'une des plus intéressantes questions de la physiologie moderne est de savoir si quelque lueur de mémoire, de réflexion, de sensibilité *réelle* persiste dans le cerveau de l'Homme après la section de la tête ?

A cette ouverture inattendue, le condamné tressaillit ; puis, se remettant :

— Lorsque vous êtes entré, docteur, répondit-il, j'étais, tout justement, fort préoccupé de ce

problème, doublement intéressant pour moi.

— Vous êtes au courant des travaux écrits sur cette question, depuis ceux de Sœmmering, de Sûe, de Sédillot et de Bichat, jusqu'à ceux des modernes?

— Et j'ai même assisté, jadis, à l'un de vos cours de dissection sur les restes d'un supplicié.

— Ah!... Passons alors. — Avez-vous des notions exactes, au point de vue chirurgical, sur la guillotine?

La Pommerais, ayant bien regardé Velpeau, répondit froidement :

— Non, monsieur.

— J'ai, scrupuleusement, étudié l'appareil aujourd'hui-même, continua, sans s'émouvoir, le docteur Velpeau : — c'est, je l'atteste, un instrument parfait.

Le couteau-glaive agissant, à la fois, comme coin, comme faux et comme masse, intersecte, en biseau, le cou du patient en un *tiers* de seconde. Le décapité, sous le heurt de cette atteinte fulgurante, ne peut donc pas plus ressentir de douleur qu'un soldat n'en éprouve, sur le champ de bataille, de son bras emporté dans le vent d'un boulet. La sensation, faute de temps, est nulle et obscure.

— Il y a peut-être l'*arrière-douleur;* il reste l'à vif de deux plaies! — N'est-ce pas Julia Fontenelle qui, en donnant ses motifs, demande si cette vitesse même n'est pas de conséquences plus douloureuses que l'exécution au damas ou à la hache?

— Il a suffi de Bérard pour faire justice de cette rêverie! répondit Velpeau.

Pour moi, j'ai la ferme conviction, basée sur cent expériences et sur mes observations générales, que l'ablation instantanée de la tête produit, au moment même, chez l'individu détronqué, l'évanouissement anesthésique le plus absolu.

La seule syncope, sur-le-champ provoquée par la perte des quatre ou cinq litres de sang qui font éruption hors des vaisseaux — (et, souvent, avec une force de projection circulaire d'un mètre de diamètre) — suffirait à rassurer les plus timorés à cet égard. Quant aux tressauts inconscients de la machine charnelle, trop soudainement arrêtée en son processus, ils ne constituent pas plus un indice de souffrance que... le pantèlement d'une jambe coupée, par exemple, dont les muscles et les nerfs se contractent, mais dont on ne souffre plus. Je dis que la fièvre nerveuse de l'incertitude, la solennité des apprêts fatals et le sursaut du matinal réveil, sont le plus clair de la prétendue souf-

france, ici. L'amputation ne pouvant être qu'*imperceptible,* la *réelle* douleur n'est qu'*imaginaire.* Quoi! tel coup violent sur la tête non-seulement n'est pas ressenti, mais ne laisse aucune conscience de son choc, — telle simple lésion des vertèbres entraîne l'insensibilité ataxique — et l'enlèvement même de la tête, la scission de l'épine dorsale, l'interruption des rapports organiques entre le cœur et le cerveau, ne suffiraient pas à paralyser, au plus intime de l'être humain, toute sensation, même vague, de douleur? Impossible! Inadmissible! Et vous le savez comme moi.

— Je l'espère, du moins, plus que vous, monsieur! répondit La Pommerais. Aussi, n'est-ce pas, en réalité, quelque grosse et rapide souffrance *physique* (à peine conçue dans le désarroi sensoriel et bien vite étouffée par l'envahissante ascendance de la Mort), n'est-ce point cela, dis-je, que je redoute. C'est... autre chose.

— Voulez-vous essayer de formuler? dit Velpeau.

— Écoutez, murmura La Pommerais après un silence, en définitive, les organes de la mémoire et de la volonté — (s'ils sont circonscrits, chez l'Homme, dans les mêmes lobes où nous les avons constatés chez... le chien, par exemple), —

ces organes, dis-je, *sont respectés par le passage du couteau!...*

Nous avons relevé trop d'équivoques précédents, aussi inquiétants qu'incompréhensibles, pour que je me laisse aisément persuader de l'inconscience immédiate d'un décapité. D'après les légendes, combien de têtes interpellées ont tourné leur regard vers l'appelant?... Mémoire des nerfs? Mouvements réflexes? Vains mots!

Rappelez-vous la tête de ce matelot qui, à la clinique de Brest, *une heure un quart après décollation,* coupait en deux, d'un mouvement de mâchoires — *peut-être* volontaire — un crayon placé entre entre elles!... Pour ne choisir que cet exemple entre mille, la question réelle serait donc de savoir, ici, si c'est, ou non, le *moi* de cet homme qui impressionna les muscles de sa tête *exsangue.*

Qui pourra le révéler? Avant huit jours, je l'aurai, certes, appris!... et oublié.

— Il tient, peut-être, à vous que l'Humanité soit fixée, à ce sujet, une fois pour toutes, répondit lentement Velpeau, les yeux sur ceux de son interlocuteur... — Et, parlons franc, c'est pour cela que je suis ici.

Je suis délégué auprès de vous par une com-

mission de nos plus éminents collègues de la Faculté de Paris, et voici mon laisser-passer de l'Empereur. Il contient des pouvoirs suffisamment étendus pour frapper d'un sursis, au besoin, l'ordre même de votre exécution.

— Expliquez-vous... je ne comprends plus, répondit La Pommerais, interdit.

— Monsieur de La Pommerais, au nom de la Science qui nous est toujours chère et qui ne compte plus, parmi nous, le nombre de ses martyrs magnanimes, je viens — (dans l'hypothèse, pour moi plus que douteuse, où quelque expérience, convenue entre nous, serait praticable) — réclamer de tout votre être la plus grande somme d'énergie et d'intrépidité que l'on puisse attendre de l'espèce humaine. Si votre recours en grâce est rejeté, vous vous trouvez, *étant médecin,* un sujet compétent lui-même dans la suprême opération qu'il doit subir. Votre concours serait donc inestimable dans une tentative de... *communication,* ici. — Certes, quelque bonne volonté dont vous puissiez vous proposer de faire preuve, tout semble attester d'avance le résultat le plus négatif, — mais enfin, avec vous — (toujours dans l'hypothèse où cette expérience ne serait pas absurde en principe), — elle offre une chance sur

dix mille d'éclairer miraculeusement, pour ainsi dire, la Physiologie moderne. L'occasion doit être, dès lors, saisie et, dans le cas d'un signe d'intelligence victorieusement échangé APRÈS l'exécution, vous laisseriez un nom dont la gloire scientifique effacerait à jamais le souvenir de votre défaillance sociale.

— Ah! murmura La Pommerais devenu blafard, mais avec un résolu sourire, — ah!... je commence à comprendre!... — Au fait, les supplices ont déjà révélé le phénomène de la digestion, nous dit Michelot. Et... de quelle nature serait votre expérience?... Secousses galvaniques?... Incitations du ciliaire?... Injections de sang artériel?... Peu concluant tout cela!

— Il va sans dire qu'aussitôt après la triste cérémonie, vos restes s'en iront reposer en paix dans la terre et qu'aucun de nos scalpels ne vous touchera, reprit Velpeau. — Non!... Mais, au tomber du couteau, je serai là, moi, debout, en face de vous, contre la machine. Aussi vite que possible, votre tête passera des mains de l'exécuteur entre les miennes. Et alors — l'expérience ne pouvant être sérieuse et concluante qu'en raison de sa simplicité même — je vous crierai, très distinctement, à l'oreille : — « Monsieur Couty

de La Pommerais, en souvenir de nos conventions pendant la vie, pouvez-vous, *en ce moment,* abaisser, *trois fois de suite,* la paupière de votre œil droit en maintenant l'autre œil tout grand ouvert?... » Si, *à ce moment,* quelles que soient les autres contractions du faciès, vous pouvez, par ce triple clin d'œil, m'avertir que vous m'avez entendu et compris, et me le prouver en impressionnant ainsi, par un acte de mémoire et de volonté permanentes, votre muscle palpébral, votre nerf zygomatique et votre conjonctive — en dominant toute l'horreur, toute la houle des autres impressions de votre être — ce fait suffira pour illuminer la Science, révolutionner nos convictions. Et je saurai, n'en doutez pas, le notifier de manière à ce que, dans l'avenir, vous laissiez moins la mémoire d'un criminel que celle d'un héros.

A ces insolites paroles, M. de La Pommerais parut frappé d'un saisissement si profond que, les pupilles dilatées et fixées sur le chirurgien, il demeura, pendant une minute, silencieux et comme pétrifié. — Puis, sans mot dire, il se leva, fit quelques pas, très pensif, et, bientôt, secouant tristement la tête :

— L'horrible violence du coup me jettera hors

de moi-même. Réaliser ceci me paraît au-dessus de tout vouloir, de tout effort humain! dit-il. D'ailleurs, on dit que les *chances* de viabilité ne sont pas les mêmes pour tous les guillotinés. Cependant... revenez, monsieur, le matin de l'exécution. Je vous répondrai si je me prête, oui ou non, à cette tentative à la fois effroyable, révoltante et illusoire. — Si c'est non, je compte sur votre discrétion, n'est-ce pas, pour laisser ma tête saigner tranquillement ses dernières vitalités dans le seau d'étain qui la recevra.

— A bientôt donc, Monsieur de La Pommerais! dit Velpeau en se levant aussi. — Réfléchissez.

Tous deux se saluèrent.

L'instant d'après, le docteur Velpeau quittait la cellule : le gardien rentrait, et le condamné s'étendait, résigné, sur son lit de camp pour dormir ou songer.

Quatre jours après, vers cinq heures et demie du matin, M. Beauquesne, l'abbé Crozes, M. Claude et M. Potier, greffier de la Cour impériale, entrèrent dans la cellule.— Réveillé, M. de la Pommerais, à la nouvelle de l'heure pénale, se dressa

sur son séant, fort pâle, et s'habilla vite... Puis, il causa dix minutes avec l'abbé Crozes, dont il avait déjà bien accueilli les visites : on sait que le saint prêtre était doué de cette onction d'inspiré qui rend vaillante la dernière heure. Ensuite, voyant survenir le docteur Velpeau :

— J'ai travaillé, dit-il. Voyez !

Et, pendant la lecture de l'arrêt, il tint close sa paupière droite en regardant le chirurgien fixement de son œil gauche tout grand ouvert.

Velpeau s'inclina profondément, puis, se tournant vers M. Hendreich, qui entrait avec ses aides, il échangea, très vite, avec l'exécuteur, un signe d'intelligence.

La toilette fut rapide : l'on remarqua que le *phénomène des cheveux blanchissant à vue d'œil sous les ciseaux* ne se produisit pas. — Une lettre d'adieu de sa femme, lue à voix basse par l'aumônier, mouilla ses yeux de pleurs que le prêtre essuya pieusement avec le morceau ramassé de l'échancrure de la chemise. Une fois debout et sa redingote jetée sur les épaules, on dut desserrer ses entraves aux poignets. Puis il refusa le verre d'eau-de-vie — et l'escorte se mit en marche dans le couloir. A l'arrivée au portail, rencontrant, sur le seuil, son collègue :

— A tout à l'heure! lui dit-il très bas, — et adieu.

Soudain, les vastes battants de fer s'entr'ouvrirent et roulèrent devant lui.

Le vent du matin entra dans la prison : il faisait petit jour : la grande place, au loin, s'étendait, cernée d'un double cordon de cavalerie; — en face, à dix pas, en un demi-cercle de gendarmes à cheval, dont les sabres, tirés à son apparition, bruirent, surgissait l'échafaud. — A quelque distance, parmi des groupes d'envoyés de la presse, on se découvrait.

Là-bas, derrière les arbres, on entendait les houleuses rumeurs de la foule, énervée par la nuit. Sur les toits des guinguettes, aux fenêtres, quelques filles fripées, livides, en soieries voyantes, — d'aucunes tenant encore une bouteille de champagne, — se penchaient en compagnie de tristes habits noirs. — Dans l'air matinal, sur la place, des hirondelles volaient, de ci, de là.

Seule, emplissant l'espace et bornant le ciel, la guillotine semblait prolonger sur l'horizon l'ombre de ses deux bras levés, entre lesquels, bien

loin, là-haut, dans le bleuissement de l'aube, on voyait scintiller la dernière étoile.

A ce funéraire aspect, le condamné frémit, puis marcha, résolument, vers l'échappée... Il monta les degrés d'alors. Maintenant le couteau triangulaire brillait sur le noir châssis, voilant l'étoile. Devant la planche fatale, après le crucifix, il baisa cette messagère boucle de ses propres cheveux, ramassée, pendant la toilette, par l'abbé Crozes, qui lui en toucha les lèvres : — « Pour *elle!*... » dit-il.

Les cinq personnages se détachaient, en silhouettes, sur l'échafaud : le silence, en cet instant, se fit si profond que le bruit d'une branche cassée, au loin, sous le poids d'un curieux, parvint, avec le cri et quelques vagues et hideux rires, jusqu'au groupe tragique. Alors, comme l'heure sonnait dont il ne devait pas entendre le dernier coup, M. de La Pommerais aperçut, en face, de l'autre côté, son étrange expérimentateur, qui, une main sur la plate-forme, le considérait!... Il se recueillit une seconde et ferma les yeux.

Brusquement, la bascule joua, le carcan s'abattit, le bouton céda, la lueur du couteau passa. Un choc terrible secoua la plate-forme; les chevaux

se cabrèrent à l'odeur électrique du sang et l'écho du bruit vibrait encore que, déjà, le chef sanglant de la victime palpitait entre les mains impassibles du chirurgien de la Pitié, lui rougissant à flots les doigts, les manchettes et les vêtements.

C'était une face sombre, horriblement blanche, aux yeux rouverts et comme distraits, aux sourcils tordus, au rictus crispé : les dents s'entrechoquaient; le menton, à l'extrémité du maxillaire inférieur, avait été intéressé.

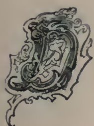
Velpeau se pencha vite sur cette tête et articula, dans l'oreille droite, la question convenue. — Si affermi que fût cet homme, le résultat le fit tressaillir d'une sorte de frayeur froide : *la paupière de l'œil droit s'abaissait, l'œil gauche, distendu, le regardait*.

— Au nom de Dieu même et de notre être, encore deux fois ce signe!... cria-t-il un peu éperdu.

Les cils se disjoignirent, comme sous un effort interne; mais la paupière ne se releva plus. Le visage, de seconde en seconde, devenait rigide, glacé, immobile. — C'était fini. — Le docteur Velpeau rendit la tête morte à M. Hendreich qui, rouvrant le panier, la plaça, selon l'usage, entre les jambes du tronc déjà raidi.

Le grand chirurgien baigna ses mains dans l'un des seaux destinés au lavage déjà commencé de la machine. Autour de lui la foule s'écoulait, soucieuse, sans le reconnaître. Il s'essuya, toujours en silence. Puis, à pas lents, le front pensif et grave! — il rejoignit sa voiture demeurée à l'angle de la prison. Comme il y montait, il aperçut le fourgon de justice qui s'éloignait au grand trot vers Montparnasse.





es cris se firent entendre. L'émotion des belles auditrices, jusqu'alors comprimée par la curiosité, prenait un libre cours. On délaçait Madame Castagnède, ce qui était vraiment une belle chose à voir. Armand Silvestre, Guy de Maupassant, René Maizeroy s'empressaient autour d'elle. Lady Helmsford s'était levée, et, très pâle, s'éloignait de la foule. Madame d'Albereine respirait un flacon de sels; Madame de Cercy-Latour se bouchait les oreilles; Suzanne d'Élys avait peur, tout simplement. Les plus calmes cachaient leurs figures dans leurs mains pour échapper aux fantômes évoqués

par le conteur. Deux femmes seules conservaient, au milieu de ce désarroi, un sang-froig relatif.

— Par la mort-nom-d'un-diable! murmurait la marquise, et encore, c'est un mot qu'il ne faut pas dire,—comme histoire bleu tendre, elle est étrangement réussie, celle-là! Qu'en dit Votre Majesté?

— C'est horrible! dit Sapho dont les beaux bras blancs cherchaient à éloigner des visions funèbres.

— Horrible mais admirable! Pourtant, la note m'en paraît forte.

— Croyez-vous? dit Ernest d'Hervilly. L'histoire n'est pas des plus gaies, mais elle touche à des questions immatérielles et confine à l'idéal.

— Évidemment, fit un écrivain réaliste d'une école récente, ces études sont pleines d'intérêt. N'avez-vous pas lu, dans le catalogue Wiertz, les Impressions d'une tête fraîchement coupée? *Il y a, dans ses confidences, un accent de sincérité complète qui se comprend, car on ne peut admettre qu'un individu guillotiné depuis quelques minutes, s'amuse à vous induire en erreur, quand il n'y a aucun intérêt.*

— Je m'inscris en faux contre le récit de Wiertz, dit Cumberland, l'illustre divinateur, non que je suspecte sa bonne foi, mais ses moyens d'investigation ont dû le tromper. Je crois comme lui que la tête du supplicié pense, souffre et réfléchit. Toutefois il y a un

effet de mise en scène puéril dans l'insistance qu'il met à transformer le couperet en une main gigantesque étranglant le patient avant de le diviser. La sensation d'étouffement ne peut s'admettre, car jamais l'air ne circule plus librement dans un individu que par la section entière du cou ; le jaillissement du sang ne l'obstrue que quelques secondes. Le véritable supplice réside dans le sentiment de séparation et dans l'impossibilité de rapprocher le corps de la tête. L'effort impuissant et nerveux qui se produit dans ce sens doit être extrêmement pénible. On peut le croire comparable, mais avec plus d'intensité, à l'angoisse qui pèse sur certains rêves où, poursuivi par un danger, on court sans pouvoir avancer d'un pas. La préoccupation des choses terrestres, des carabins et des vers de terre, est en outre dénuée de toute probabilité dans la situation exceptionnelle du patient. Je crois fermement que l'acuité de son agonie est tout entière dans l'éloignement de la tête qui commande et du corps qui n'obéit plus. Quant à fixer à trois minutes la durée de la sensation possible, cela paraît une absurdité. Ce n'est qu'au bout de plusieurs heures, d'un jour quelquefois, que le cerveau arrive à l'abaissement de température nécessaire pour déterminer l'engourdissement de la matière grise. Tant qu'une chaleur supérieure au degré du froid mortel se mani-

feste en lui, le cerveau pense et l'individualité persiste. La faculté de penser n'est-elle pas respectée par le sommeil, cette image de la mort? L'homme qui dort est une sorte de cadavre pensant. N'allez pas m'objecter les études faites là-dessus par les médecins chargés de constater les décès. La maladie alors a fait son œuvre, et leurs sujets sont presque morts avant d'expirer, tandis qu'on ne guillotine que des gens bien portants.

— Je ne suis pas éloigné de m'accorder à cela, fit l'écrivain réaliste, mais puis-je vous demander comment vous êtes arrivé à ces convictions? Wiertz s'est appuyé sur le magnétisme, et vous?

— Le magnétisme est un moyen usé, dit Cumberland; je crois qu'Edgar Poe lui a fait rendre tout ce qu'on en pouvait tirer. Mais l'étude du sang dans ses pulsations, ses mouvements, ses agitations, ses irrégularités et son refroidissement, sont des jalons qui peuvent nous guider dans l'étude qui nous intéresse. Il serait trop long, d'ailleurs, de vous expliquer le mécanisme de mes opérations.

— Quelles sont vos conclusions? demanda Villiers de l'Isle-Adam qui s'était rapproché.

— Hé! dit le docteur, la question mérite d'être approfondie. Quelqu'un qui n'aurait rien de mieux à faire pourrait, en renonçant à quelques années d'une

existence souvent fort ennuyeuse, se livrer à des expériences fort intéressantes sur cette question...

La conversation tomba, et personne ne s'avisa d'abord de la relever. Le silence se prolongeant, la Reine, encore toute glacée, revint au sentiment de ses devoirs et essaya de réconforter l'auditoire.

— C'est assez frissonner comme cela, dit-elle. Quelle influence fatale pèse donc sur nous! Monsieur Armand Silvestre, soyez notre refuge! Ne tuez personne, au nom du ciel; péchez plutôt dans le sens opposé. Parlez en toute liberté. Je me borne à vous recommander une extrême sagesse, car nous ne pouvons passer notre temps, comme hier, à faire sortir et rentrer les jeunes filles.

— Ce qui n'est pas amusant du tout, ajouta Mademoiselle Suzanne d'Élys, en se révoltant comme un ange des premiers jours. Nous empêcher d'entendre! c'est supposer que nous pouvons comprendre, et voilà ce que je trouve tout à fait injurieux.

Un bataillon de jeunes filles, pas très nombreux, mais très charmant, se rapprocha de l'aimable Suzanne, et des murmures approbateurs, qui avaient l'air de ramages d'oiseaux, révélèrent à quel point elles approuvaient ces paroles énergiques.

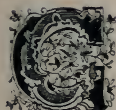
Armand Silvestre en fut touché jusqu'au fond de l'âme.

— Je tiens à ce que personne ne sorte! s'écria-t-il. Vous allez voir ce que je sais dire, quand une protestation semblable me fait rentrer en moi-même. Je ne serai pas seulement vertueux, je serai pudibond. Si quelque mot un peu vert me vient aux lèvres, — restez là, Mesdemoiselles! — je me tournerai de l'autre côté. Enfin, je promets de ne scandaliser personne, et mon conte peut tout au plus faire un peu rêver à la lune.

— Sur ce pied, dit la Reine en souriant, nous vous écoutons avec confiance.

LE FAUX PYGMALION

I

'EST dans les mythes de l'antiquité grecque qu'il faut chercher la source de toute sagesse et de toute poésie. Car il n'est pas d'état de l'âme humaine qu'ils n'aient traduit en quelque glorieuse image, en quelque symbole ingénieux, et ceux qui ne considèrent la fable olympique que comme une série d'inventions hautes ou pittoresques peuvent se vanter de n'en avoir pas compris le premier mot. Tout y est apologue, en effet, et se doit entendre comme une moralité mise en action. Je prends pour exemple l'aventure de Pygmalion et de Ga-

latée. Vous imaginez-vous donc qu'il s'agisse le moins du monde d'un statuaire ayant animé son œuvre par quelque puissance surnaturelle ? Eh, non pas, mes pauvres ! Il n'est pas question de marbre dans cette affaire. Pygmalion était un amant possédant une maîtresse aussi belle qu'insensible aux feux de l'amour, et il se donnait grand mal pour lui révéler le secret des voluptés divines, ce à quoi il ne fut pas plus tôt parvenu que l'infidélité paya sa peine. C'est une histoire de tous les temps et la plus commune qui soit. Le mérite est d'en avoir réalisé le décor avec tant de puissance et de charme qu'elle soit demeurée dans une forme immortelle. Là est le pouvoir infini de ces merveilleux artistes qui auraient trouvé le moyen de rendre géniales jusqu'aux vérités de M. de la Palice. C'est donc bien entendu, dorénavant. La longue angoisse qui précéda, dans l'esprit de Pygmalion, le réveil de celle qu'il nommait son ouvrage, se doit comprendre au figuré, aussi bien que la science dont il fit preuve en cette affaire, le talent et l'obstination dont il témoigna, et toutes les vertus qu'il était aussi décent que bien trouvé d'attribuer à son goût immodéré pour la sculpture. Car nos plus ingénieux faiseurs de sous-entendus ne sont que des enfants auprès

des conteurs grecs, et ceux-ci n'eurent jamais leurs égaux pour traiter les plus scabreux sujets sous le couvert d'un beau manteau de chasteté. Leur génie me vienne aujourd'hui en aide!

II

Pygmalion eut un nombre considérable de petits-fils, ce qu'omet de mentionner le poète à qui il doit la naissance. J'entends, à mon tour, que beaucoup, après lui, s'épuisèrent longtemps en vains efforts pour animer quelque beau marbre vivant, rebelle au saint pouvoir des amoureuses caresses. Un faiseur de vers de mes amis tente même d'exprimer le désespoir de l'un d'eux comme il suit :

Celle-ci m'a versé l'ivresse
Des désirs toujours apaisés,
Et longtemps après sa caresse,
J'ai pleuré ses derniers baisers.

Celle-là, me restant farouche,
Pour me torturer, m'avait pris,
Et longtemps j'ai bu sur sa bouche
L'amère douceur des mépris.

Mais celle qui, dans la géhenne,
A plongé mon cœur sans retour,
Pour moi n'a jamais eu de haine,
Pour moi n'a jamais eu d'amour.

C'est surtout dans le monde dit comme il faut, par lui-même, que se rencontrent ces pauvres sculpteurs en détresse acharnés à leur impossible rêve. Les femmes, en effet, y doivent, à l'épuisement d'un sang que n'ont pas rajeuni les mésalliances, à une éducation conventionnelle que le contact de la nature n'a pas désabusée, à mille autres causes plus secrètes encore sans doute, de demeurer longtemps, sinon toujours, pareilles à ces images de pierre dont rien ne peut vaincre la froideur, admirables tombes vides dont la résurrection de Lazare ne troublera jamais la silencieuse sécurité!

Telle était la jeune comtesse Berthe de Villombreuse. Et je dis jeune, parce qu'elle n'avait que vingt-huit ans, la femme devant être considérée jusque-là comme un enfant par tous les êtres doués d'un peu d'expérience et de bon sens.

III

Le comte Roger, lui, en avait tout près de quarante. C'est dire qu'avant son mariage, remontant à trois ans déjà, il avait eu beaucoup de maîtresses et tout le temps d'apprendre comment il convient d'être aimé. Car il était beau de sa personne, avec un air chevaleresque et d'aristocratiques façons qui lui avaient valu un nombre considérable de bonnes fortunes. Il en avait largement usé, en homme prodigue de lui-même, sans compter ses baisers ni ses écus, jusqu'au jour où, dans le monde qu'il avait eu l'esprit de ne pas déserter, il avait rencontré Berthe et s'en était sérieusement épris, mais en être raisonnable et se doutant bien qu'il ne trouverait pas tout de suite, dans cette adorable fille chaste et hautaine, un peu dévote et très fière, la réponse immédiate à ses propres tendresses, l'échange subit des impressions, cette communauté d'ardeur qui, dans le mariage aussi bien que dans les liaisons coupables, est l'âme même du plaisir. Car vous remarquerez avec quel souci de la moralité je vous

mène en compagnie conjugale, dans un amour aux délices consacrées par la religion et par la loi, sous un toit où tout est respectable, même ce qui serait tout à fait choquant et déplacé entre petites gens vivant dans le concubinage ou plus mal encore. C'est en quoi ma fable est supérieure à celle de Pygmalion, l'auteur de celle-ci ayant omis de préciser la légitimité des relations établies entre le sculpteur et son modèle, et si monsieur l'archonte avait passé par là. Je conviens d'ailleurs volontiers qu'elle est inférieure en tout le reste. La vérité est que, depuis trois ans, mon Pygmalion, à moi, d'abord surpris de l'obstination de sa statue, ayant épuisé toutes les ressources de son imagination, s'en allait tout droit par le chemin du désespoir, maudissant ce marbre insensible et soumis, à la fois esclave et révolté, rebelle jusqu'à l'insolence et complaisant jusqu'au mépris. Car, avec une superbe indifférence, la comtesse obéissait aux prescriptions bibliques, sans avoir l'air de se soucier seulement de leur fin secrète et comme elle observait le cérémonial des jours fériés, en personne qui n'est préoccupée que de son salut.

IV

Le comte avait essayé des distractions mondaines; il avait emmené sa femme entendre les ténors à la mode et voir les pièces décolletées. Il avait appelé ensuite les mauvais livres à son aide, prenant pour son compte le péché dont s'accusait la curiosité de la comtesse. L'hôtel rigide s'était peu à peu meublé de statues aux poses excitantes. Roger avait changé plusieurs fois de cuisinier, ne trouvant jamais que les plats fussent suffisamment épicés et prodiguant les gastrites à tous ses invités. O dangereuse chimère de ceux qui veulent faire subir à l'âme l'injurieuse médecine du corps!

Ce matérialisme impie était absolument sans résultat pratique. Berthe, comme la belle au bois dormant, rusait radieusement ensevelie dans l'impeccable sommeil de ses sens. Roger en demeurait pour ses déshonorantes inventions et pour ses malpropres idées. Une dernière imagination lui vint enfin, visiblement inspirée par un abus de

la lecture de la *Vie de Bohème*. Il se persuada que notre joli paysage de banlieue, avec ses horizons boisés, son ruban de Seine et ses tourelles égrillardes ferait le miracle tant attendu. Un écho des baisers de Musette lui chanta dans la mémoire. La comtesse fut fort étonnée, un matin, de trouver dans sa garde-robe un costume aux savantes simplicités simulant à ravir un habillement de grisette et d'y être inopinément rejointe par son mari, mis en canotier de fantaisie, avec un béret rouge et une vareuse bleue à boutons ancrés. Comme elle était bonne fille et même bon garçon, elle rit du déguisement, consentit à en prendre sa part, à sauter dans un mauvais fiacre, et à gagner cahin-caha la gare Montparnasse, qui est comme le seuil du temple fleuri des amours dominicales.

Ils s'engagèrent bras dessus, bras dessous, dans le bois de Meudon, et mangèrent, au bord de l'eau, une matelote. Peu s'en fallut que, pour compléter la mise en scène et avoir publiquement affaire à la maréchaussée, Roger ne feignît d'avoir perdu son porte-monnaie. Et tous deux, à demi grisés par ce faux vin d'Argenteuil ou de Suresnes que Jules César préférait au Saint-Émilion, ce qui me fait penser que je serais capable aussi

d'écrire mes commentaires, s'en furent ensuite joyeusement, ayant aux lèvres ce beau refrain de mon bien-aimé maître Théodore de Banville :

Et vive la sainte Bohème!

Il faisait un de ces temps d'août où court un voluptueux frisson d'automne et que traverse, dans la tiédeur de l'air, le vol effaré des premières feuilles jaunies; où monte seul dans les parterres défleuris le cœur sans parfum des dahlias et des roses trémières; où je ne sais quelle mélancolie vous presse d'aimer encore; où toute musique est belle et pénétrante comme le chant d'un cygne qui se pleure. Il sembla au comte que le bras de Berthe vibrait sur le sien. Le soleil déclinant allongeait ses ombres sur les gazons roux et, sous un enchevêtrement de jeunes hêtres, une sorte de banc naturel d'herbe verdoyante encore s'étant offert à ses yeux, Roger y fit asseoir vivement la comtesse toute rieuse, en l'y poussant, et tout d'abord s'y posa près d'elle... Nous resterons, si vous le voulez bien, sur ce : tout d'abord là. A vous de deviner le reste, si vous êtes les petits malins que je veux croire.

Un instant après la comtesse s'enfuyait en cou-

rant comme une folle et disparaissait sous les taillis.

V

— Enfin! s'était écrié Roger. Et le triomphe éclatait sur son visage, tandis que saignaient à son cou les minces déchirures tracées par des ongles crispés sur les chairs.

Et ne la trouvant plus près de lui :

— O pudeur divine qui la dérobe à mes regards vainqueurs! s'écria-t-il encore.

Cependant, ayant, durant un instant, appelé en vain, il prit quelque inquiétude et se mit à explorer lui-même le fourré voisin, puis la route la plus proche, puis les chemins croisant celle-ci. Mais il ne rencontra que le soir qui descendait de derrière la colline, secouant au vent ses cheveux vermeils.

— O honte délicieuse qui l'a ramenée sous mon toit la première! pensa-t-il délicieusement; et, rejoignant la gare à toutes jambes, il se dirigea impatiemment vers l'hôtel, monta le grand esca-

lier de pierre avec la rapidité d'un ouragan et s'en fut tout droit à la chambre de la comtesse. En soulevant la portière, une très légère odeur de chloroforme, mais très fugitive et très douce, lui chatouilla l'odorat. — Juste ciel! pensa-t-il de nouveau et plein de remords, une crise de nerfs peut-être!

Mais la comtesse était tranquillement assise sur sa causeuse.

— Vous me pardonnez? lui dit-elle de sa voix accoutumée, plus polie et résignée que réellement affectueuse.

Il ne la laissa pas finir sa phrase.

— J'ai tout compris, ma Berthe bien-aimée. Te pardonner! moi? je t'adore!

Et, se traînant à ses pieds, comme pour baiser le bas de sa robe :

— Nous retournerons demain à la campagne, n'est-ce pas, ma chérie? fit-il d'une voix suppliante.

— Je ne demande pas mieux, mon ami, répondit Berthe sur le même ton absolument dénué d'enthousiasme; seulement je vous serai obligé de ne plus choisir pour m'asseoir une fourmilière.

Le nouveau Pygmalion se frappa le front, dé-

sespéré. Il avait été le jouet d'une illusion et d'un accident ridicule. Galatée dormait encore. Le marbre ne s'était jamais animé.





e conte est en effet exemplaire, dit Catulle Mendès, qui suivait de l'œil une étoile à travers les vitres de la serre.

— Que vous avais-je dit? fit le conteur d'une voix triomphante. Dieu merci! il n'y a pas que M. de Fénelon qui sache parler aux jeunes filles!

Des amis l'entourèrent et le félicitèrent chaudement de son succès de discrétion et de vertu.

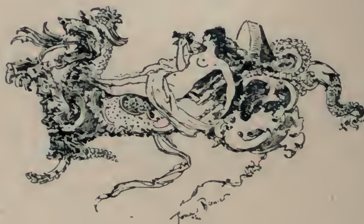
Mademoiselle Suzanne d'Élys, entraînée par l'exemple, allait joindre ses compliments à ceux de ces messieurs, mais elle remarqua qu'aucune femme n'avait parlé, et que la Reine elle-même regardait les palmes finement découpées d'un arbre qui lui faisait une sorte de baldaquin. Ce silence devenait embar-

rassant, quand la marquise Thérèse agita son éventail d'un air miséricordieux, et déclara qu'il serait bon de proclamer les royautés du lendemain et de fixer le programme de la prochaine journée.

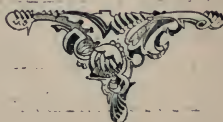
La reine Sapho, après avoir un peu rêvé, tendit la main à Madame de Cercy-Latour, qui rougit très distinctement.

— J'accepte la royauté, dit-elle, et prendrai le nom de Madame de Ruremonde, mais pour le réhabiliter et pour inspirer plus de réserve au poète qui a chanté Les monstres Parisiens.

Catulle Mendès, désigné un peu sévèrement par ces mots, s'inclina devant la Reine du lendemain et lui jura soumission et fidélité. Il allait peut-être lui jurer autre chose, quand la marquise Thérèse, sénat de cette aimable assemblée, déclara que la deuxième journée était finie et qu'il ferait jour le lendemain.



TABLE



Achevé d'imprimer

le vingt décembre mil huit cent quatre-vingt-quatre

PAR CH. UNSINGER

POUR

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

A PARIS